



R
O
S
E

la ROSE

2016-17

ROSA LA ROSE
Volume XVII, Spring 2017
Northwestern University
Department of French and Italian

Table / Indice

| | | |
|----------------------|---|-------|
| Ross Patten | Qui vous aime comme moi | 1 |
| Samantha Casesa | Lettera R – Rosa | 3 |
| Lois Biggs | Monsieur Biggs | 4-5 |
| Danielle Hojnicky | Une Renaissance | 6 |
| Alex Krauska | Ripetizione | 8-9 |
| Rachael Goldberg | Le Temps Fondant | 10-11 |
| Mariana Ney da Silva | Lettera A – America | 12 |
| Megan Angell | Dicotomia | 13 |
| Michelle Galliani | La religion est le problème, pas la solution | 14-15 |
| Ava Serra | Cade dal cielo con me | 17 |
| Amy Nadal | La peine peut être belle | 18-19 |
| Paolo Andrews | La Fenêtre Ouverte | 20-21 |
| Kate Schlough | La danseuse | 22-23 |
| Katharine Cusick | Occupée au Téléphone | 24 |
| Alex Fecteau | Enfermé | 25 |
| Sylvana Caruso | Pensées visibles | 27 |
| Sophie Rodosky | La Cadette | 28-29 |
| Thomas Ritz | Nos Enfants : Ils Ne Sont Pas Neutres ! | 30-31 |
| Jo Ann Efobi | Les Fourmis Têues | 32-33 |
| Martina Piñeiros | Scène manquante dans <i>Une Tempête</i> d'Aimé Césaire | 34-35 |
| Beresford Clarke | « La Haine » : une étude de cas psychanalytique | 36-37 |
| Drew Foster | water/moon/moi | 38-39 |
| Laura Gomez | L'inimaginable | 40 |
| Justin Jackson | Un Moment Éphémère | 41 |
| Madina Jenks | Le Désert | 42-43 |
| Lys (Leslie) Liu | La résistance | 44-46 |
| Kaileigh Riess | Translation of Pace non trovo e non ho da far Guerra | 47 |
| Ava Serra | Gli stracci d'oro | 48 |
| David Osband | L'avenir de l'humanité est un jeu | 49 |
| Olivia Rosendahl | Mon voyage en Corée | 50-51 |
| Blake Scott | Zaino | 52 |
| Céline Cotton | Le lointain si proche | 53 |
| Iris Dew | Un Rêve Léger | 54-55 |
| Katherine Bauer | Le Cinquième | 56-57 |
| Danielle Hojnicky | L'équilibre de la paix | 58-59 |
| Sofía Rivera Sojo | L'Histoire d'Isabel | 60-61 |
| Leah Broger | Pesce di Fuoco | 62-65 |
| Laine Kaehler | Un Altro Mondo | 66 |
| Katharine Cusick | Le samedi matin | 67 |
| Alexandra Aird | Entre les Bleus | 68-69 |
| Ali Bauersfeld | La mia casa – o forse un sogno | 70 |
| Sylvana Caruso | Dans le métro | 71 |
| Kelley Czajka | Un Matin Seul | 72 |
| Sophie Rodosky | La glace de la nuit d'été | 73 |
| Tasha Petrik | Una poesia, alla primavera e a me | 75 |
| Photo / Arte | | |
| Sylvana Caruso | Sans Titre | Front |
| Mark Duran | Sans Titre | Back |

Qui vous aime comme moi ?

Qu'est-ce que tu feras
quand les lumières s'éteindront ?

Qu'est-ce que tu feras
dans les ombres ?

Qu'est-ce que tu feras
à la fin de ce temps

Quand les morts
vont retourner en nombres ?

Il n'y a aucune personne
qui sache d'où tu viens.

Il n'y a aucune personne
qui de toi se souvient.

Il n'y a aucune personne
qui veuille te sauver
sauf moi, mais tu n'es pas encore mienne.

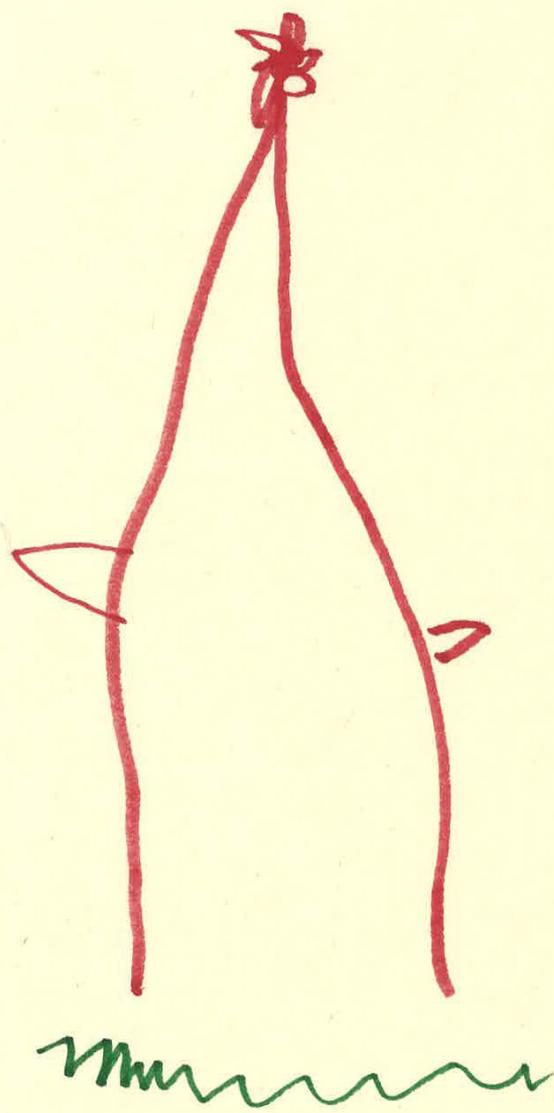
Qui vous aime comme moi,
avec mon coeur sur mon bras ?

Qui vous aime comme moi
dans les nuits ?

Qui vous aime comme moi
quand le soleil tombe
et le silence assourdit tous les bruits ?

Ross Patten

EVIE



dessin par Evie Hoskins

Lettera R – Rosa

La primavera è la stagione più bella dell'anno: posso vedere il mondo di nuovo a colori e sembra che la terra sia viva finalmente.

Le rose sono i miei fiori preferiti. Forse perchè sono romantica, ma le rose mi ricordano i matrimoni e l'amore. Amo le rose anche perchè esistono in quasi tutti i colori del mondo.

È divertente guardare i fiori che cercano di crescere. Si rompono attraverso il ghiaccio e il gelo e emergono bellissimi.

Il sole è come una madre per i fiori; il sole gli dà il cibo di cui hanno bisogno.

La terra è come una casa per i fiori, li tiene fino a quando sono pronti a crescere.

La pioggia aiuta i fiori quando hanno sete.

Mi piace pensare che tutti i fiori siano amici e si aiutino sempre l'un l'altro a crescere.

A volte un uomo viene a prendere alcuni degli amici.

I fiori pensano che i loro amici vanno all'interno della casa ma il sole, la terra e la pioggia non esistono all'interno della casa.

I fiori possono crescere all'interno della casa?

Spero che possano crescere. Spero che possano rompersi attraverso il ghiaccio nella casa.

Spero che possano portare i colori della primavera a tutti le persone che amano la primavera, come me.

Samantha Casesa / Paola Morgavi

Monsieur Biggs, un homme contemplatif

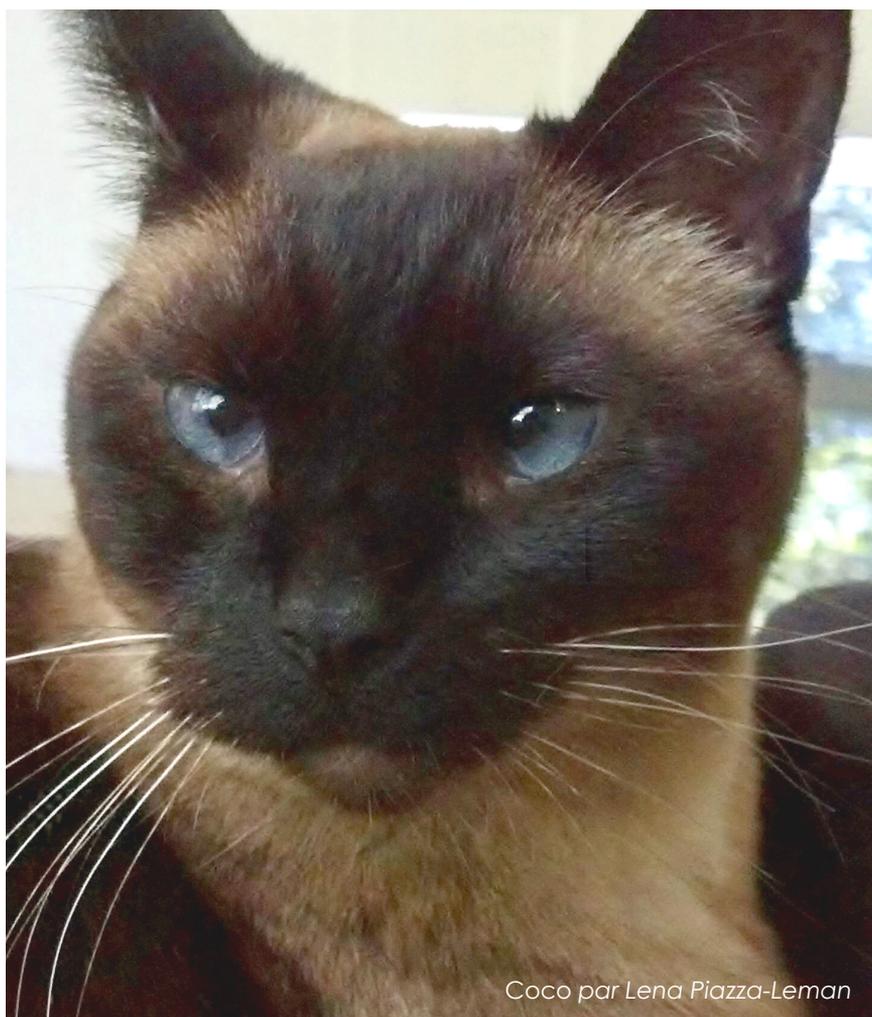
Je m'appelle Ezra, et je vis avec la famille Biggs dans une vieille maison, où je passe la plupart du temps avec Monsieur Biggs. Comme tous les humains, il semble ridiculement grand, avec une voix beaucoup plus retentissante que la mienne ! Sous ses pommettes hautes il porte une barbe grise, parfois une moustache comme une chenille, et parfois, il est entièrement rasé. Malgré cela, vous pouvez compter sur sa tenue : des chaussettes marron, des lunettes à monture métallique, et une chemise à col dans un jean repassé. Il est généreux, enjoué (il aime créer des boules de papier d'aluminium pour moi) et, en général, il apprécie le monde autour de lui.

Notre maison est une maison des merveilles pour un petit chat comme moi—il y a beaucoup de coins cachés qui me permettent d'espionner les humains ! Le meilleur endroit, c'est l'escalier en colimaçon dans l'entrée, d'où je regarde Monsieur Biggs aller à la cuisine pour manger et faire du café. Chaque matin, il épluche une orange de ses mains agiles, et quand il remplit mon bol, ses doigts sentent encore le fruit parfumé. Souvent, il fredonne une chanson alors qu'il fait le petit déjeuner, et dans tous les cas, il écoute sa station de radio préférée, "Real Oldies 1480." Madame Biggs n'aime pas toujours la musique forte ni les grésillements, mais quand elle entrevoit la joie de Monsieur, elle rit et soupire de contentement. Le couple marié est souvent loufoque comme ça l'un avec l'autre—c'est leur mode de vie !

Cependant, Monsieur Biggs n'est pas toujours heureux et plein d'esprit. De temps en temps, quand le ciel est gris ou une certaine chanson passe à la radio, il s'assied silencieusement dans son fauteuil et contemple son passé. Je ne comprends pas la fascination humaine avec le passé—si j'avais une longue vie, j'oublierais la plupart de mes souvenirs —mais je veux que Monsieur aille bien, alors je me cache à côté de lui et ronronne. Il me caresse, il téléphone à sa femme et sa fille, et après un certain temps,

il retourne à son tempérament habituel.
Mes maîtres humains déménageront bientôt, et je
déménagerai avec eux—je suis un petit peu nerveux ! Mais
peu importe où nous sommes, je suis content que Monsieur
Biggs soit le meilleur propriétaire de chat du monde !

Lois Biggs / Katia Viot-Southard



Coco par Lena Piazza-Leman

Une renaissance

On s'est réveillé aux cris de la ville. Le matin, on ne savait pas encore les moments auxquels on ferait face ; les différents temps chaque jour s'ajoutant à l'agitation de la journée. On s'est tourné vers la vitre, pour voir un peu le ciel dégagé autour de la scène typique de la ville : les gratte-ciels qui s'étirent au-delà des nuages, chipaient la vue du ciel vaste. On a devancé une longue journée, lourde comme les rues ; mais à l'époque on savait où trouver la paix dans cette ville. Au bout de la rue, il reste un lac brillant sous les rayons du petit matin, qui attire les courageux. On s'est faulilé autour de l'immeuble, on s'est promené vers la berge. Au bord du lac, on s'est planté, regardant le silence, une scène à l'opposé de celles du centre-ville. Dans les heures matinales, l'aube répandait des rayons roses, une couverture chaude. C'était un répit à la ville hurlante.

La vie devait commencer.

On est parti de ce refuge avec langueur. On devait bouffer, on devait s'habiller pour affronter la journée, on devait vraiment vivre comme les citoyens de la ville, sans moment de répit, toujours occupés. Pendant le trajet de retour vers son domicile, les rues et les gens s'affairaient. Les moments de paix semblaient loin, un rêve du passé. La ferveur qui avait résonné dans le corps au bord du lac est devenue tiède, remplacée par l'hystérie du programme de la journée des professionnels. Au cœur de la ville, on s'est senti transporté vers le nouveau monde, celui que ne rencontrerait jamais la sérénité du lac. La journée s'est passée sans pause jusqu'au moment du coucher.

Le lendemain matin tout recommencera de la même manière.

Danielle Hojnicky / Marie-Thérèse Pent

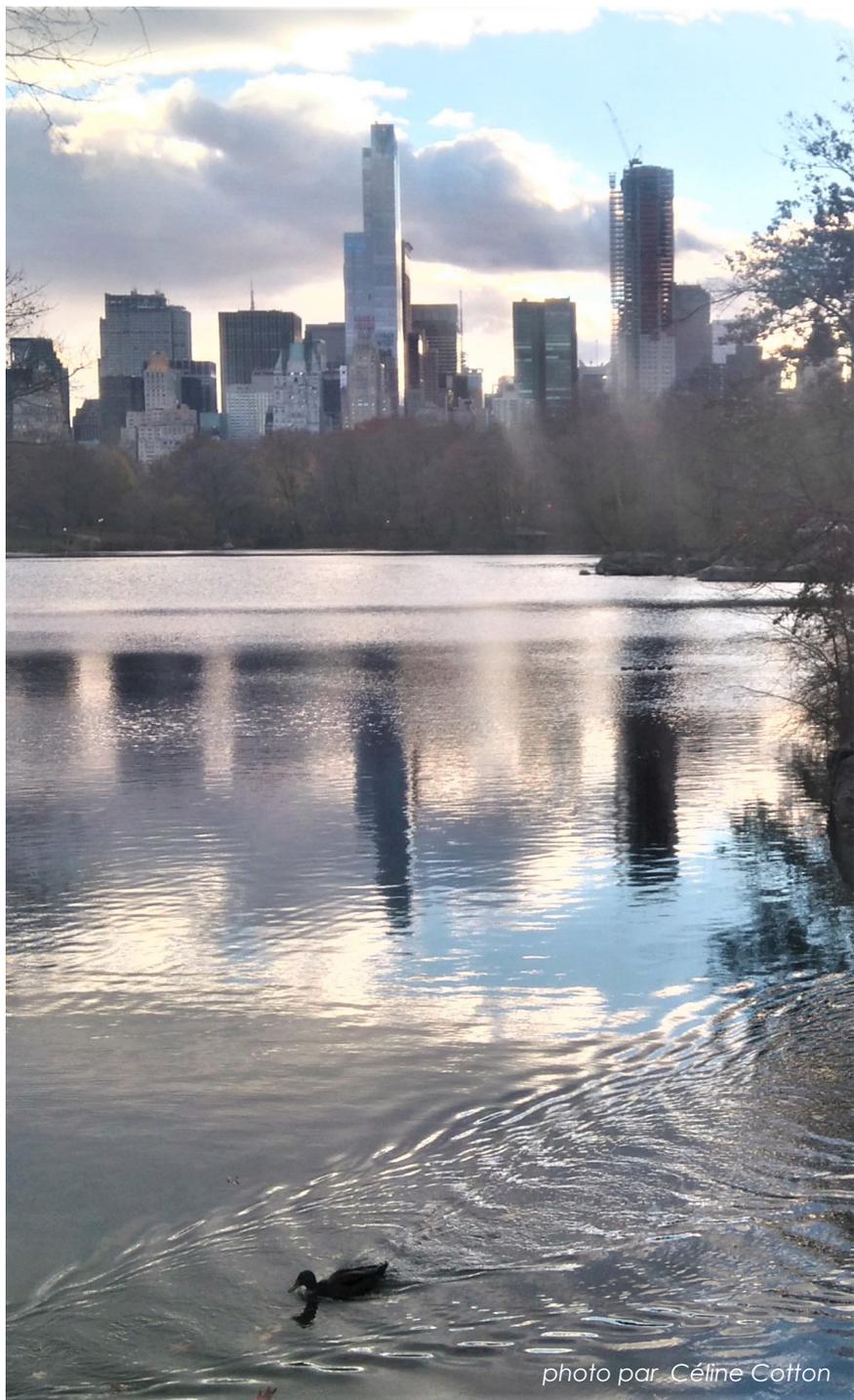


photo par Céline Cotton

Ripetizione

Sul modello dei Sillabari di G. Parisè

Un giorno di febbraio, il cielo grigio come ogni giorno, una sveglia suonò. Faceva "bip bip bip" ripetitivamente, fino a quando un uomo la spense. L'uomo si alzò e allungò le braccia. «Che bello, lunedì!» disse.

L'uomo viveva da solo in un appartamento nel centro della città. C'erano solo quattro stanze che formavano un quadrilatero di dodici metri quadrati. Era molto semplice ma pulito, come piaceva all'uomo. Costava poco e era molto vicino al suo lavoro e all'appartamento dei suoi genitori. Tanto, l'appartamento funzionava solo per mangiare, lavarsi e dormire, non per passarci molto tempo o stare con la famiglia.

Uscì dalla camera e andò verso il bagno all'altro lato del salotto. Si lavò i denti e si vestì con una camicia bianca e una cravatta rigata, come tutti i giorni. L'uomo era pronto per andare al lavoro esattamente dopo tre minuti. Uscì dal bagno subito dopo. Prese la giacca e un ombrello dai loro posti al gancio e la valigetta dal tavolino vicino alla porta e uscì dall'appartamento. Camminò verso il bar all'angolo alla fine di quella strada. Entrò nel bar e chiese un caffè macchiato. Girò verso la cassa. La donna dietro la cassa (si chiamava Maria) era abbastanza bella e l'uomo sorrise quando lei lo salutò. «Buongiorno, come stai?»

«Bene, e tu?»

«Sto sempre meglio quando arrivi tu.» Maria era sempre più bella ogni giorno.

L'uomo bevve il suo caffè e andò al suo lavoro in un ufficio insipido. Una pila di scartoffie l'aspettava sulla sua scrivania. Lavorò. Mangiò un panino. Lavorò. L'ora di uscire arrivò, e l'uomo se ne andò.

Andò al Carrefour, dove prese pane, latte, pasta, formaggio, pomodori, finocchio e altre cose quotidiane. Pagò, uscì e andò verso la casa di suoi genitori. Entrò nell'appartamento.

«Ciao, Mamma. Ti ho comprato un po' di cibo per la cena, ti va?»

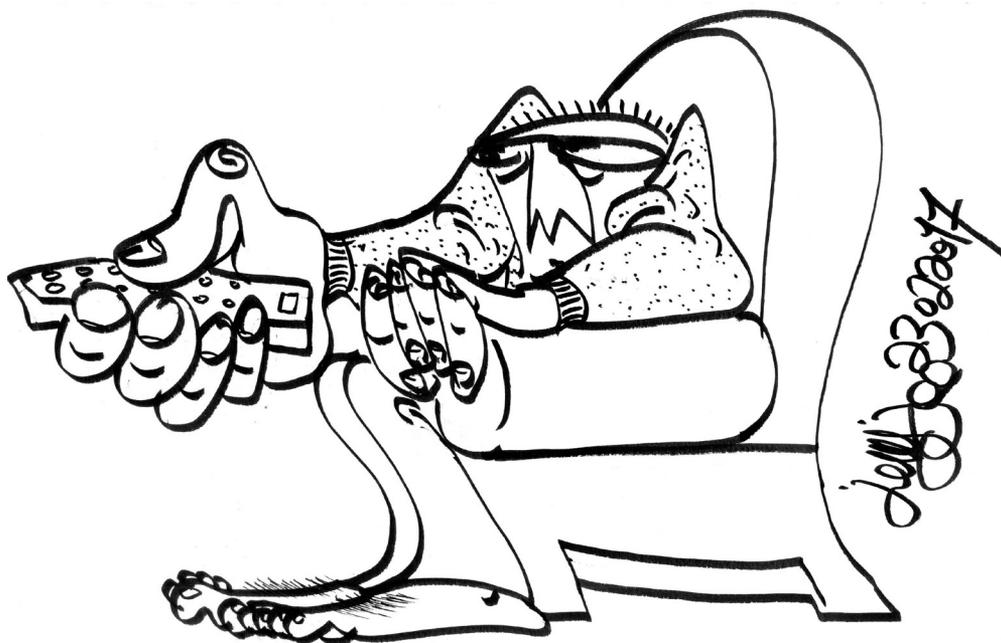
«Quanto hai speso? Costa sempre troppo.»

«Non preoccuparti. Come sta Papà?»

«Sta dormendo adesso. L'artrite si sentire oggi. Questa umidità non finisce mai.»

L'uomo cenò con la famiglia e dopo partì. Tornò al suo appartamento – il suo quadrilatero- guardò la TV, si lavò i denti e si addormentò.

Tutti i giorni passavano così – Si alzò, prese un caffè macchiato, sorrise a Maria, lavorò, mangiò un panino, lavorò, fece la spesa, cenò con i genitori, guardò la TV e si addormentò. Si alzò, sorrise a Maria, lavorò, cenò con i genitori, guardò la TV e si addormentò. Si alzò, lavorò e si addormentò.



dessin par Jerry Joo

La settimana passò, e l'uomo pensò, " quanti giorni sono passati. Che stanchezza profonda."

Il suo telefono squillò. «Tanti auguri, figlio mio!» sua madre lo chiamò. «Trentanove anni fa, ti ho abbracciato per la prima volta, e adesso sei un figlio bravissimo. Il tempo è passato troppo velocemente.»

"Trentanove anni?" l'uomo pensò. "La vita è così ripetitiva, non ho notato come passa."

«Sì, Mamma. Quanti anni sono passati.»

Alex Krauska / Paola Morgavi

Le Temps Fondant

Le temps est un concept compliqué. Le temps progresse d'une manière linéaire qui est quantitativement enregistré par l'horloge atomique. Malgré cette précision scientifique, notre perception du temps est altérée par nos émotions. Dépendant de notre capacité à rester présents à chaque moment de l'existence, nous pouvons sentir le temps passer plus lentement ou plus rapidement. Cependant, parfois nous vivons dans le passé au lieu de prêter attention au présent. La peinture à l'huile de Salvador Dalí « La Persistance de la Mémoire » (1931) représente la complexité du temps. Dalí crée un paysage stérile et des horloges fondantes pour souligner le mouvement linéaire du temps, ainsi que la tendance des souvenirs à emprisonner le moment présent.



La persistance de la mémoire par Salvatore Dali

Dalí utilise un paysage stérile pour montrer que le temps dégrade inévitablement la vie. Premièrement, les objets illustrés ne démontrent aucun signe de vie. Par exemple, l'arbre n'a pas de feuilles, l'eau à l'arrière-plan ne bouge pas et l'animal est mort. Ce paysage sombre démontre que le mouvement linéaire impitoyable du temps dégrade tout objet qui est soumis à son

influence. Il indique également que ceux qui sont accablés par le passé sont empêchés de s'engager dans une vie énergique, parce que le temps continue de progresser vers ce résultat stérile, même si on ne s'engage pas dans la croissance offerte par le moment présent. La création d'un paysage sans vie est accomplie à travers la palette de cette peinture. Dali choisit d'utiliser des bruns, des jaunes et des oranges pour illustrer la terre. Ces couleurs chaudes évoquent les sentiments associés à l'automne, une saison de transition entre la vivacité de l'été et l'atonie de l'hiver. Finalement, la pénurie de vert dans le tableau accentue le manque de vie pour ceux qui vivent dans le passé.

De plus, les horloges fondantes symbolisent la distorsion du temps qui se produit quand notre obsession des souvenirs freine notre capacité à s'engager dans le présent. Les trois horloges sont déformées et enveloppées autour de différents objets sans vie. Puisque toutes les horloges montrent un temps différent, Dali indique que la réalité de notre perception du temps est supérieure à la représentation scientifique du temps. La différence entre ces deux perceptions du temps est soulignée par notre état émotionnel et notre tendance à succomber à la nostalgie. Nos souvenirs du passé nous empêchent de rester attentifs à la progression incessante du temps et de participer à ce qui se passe maintenant. En outre, les horloges sont relativement grandes par rapport aux objets sur lesquels ils reposent. Cela indique que le temps et les souvenirs sont un phénomène omniprésent. C'est intéressant que les horloges existent dans l'ombre de ce tableau. Le premier plan à gauche et au centre est sombre, tandis que la lumière brille en haut à droite du tableau. Cette lumière offre une opportunité pour une vie heureuse et pleine d'énergie si nous pouvons échapper à la suppression du temps et de la mémoire. « La Persistance de la Mémoire » de Salvador Dali illustre la complexité du temps en comparant la distorsion du temps à sa progression linéaire. En fin de compte, quand nous sommes libres de notre obsession du passé et des chaînes du temps, nous pouvons vivre dans la lumière.

Rachael Goldberg / Katia Viot-Southard

Lettera A - America

Scambio è cambiamento. È un cambiamento di tutto; un cambiamento costante. È un cambiamento di paese, di lingua, di cultura, di cibo; di stile di vita, di amici, di casa, di università. È un cambiamento improvviso, travolgente, doloroso; bello, sorprendente e inaspettato.

Scambio è pensare. A tutto, per tutto, a tutti, tutto il tempo. È pensare nella nuova lingua, su alcuni strani costumi americani, su perché sono qui e non a casa e su come sarà quando tornerò lì. È pensare allo stupido fuso orario, a ciò che è giusto o sbagliato, al senso della vita e a chi voglio essere.

Scambio è gente. È scoprire dove le persone andranno questo fine settimana e se sarò invitata. È le persone che sono rimaste a casa, i miei nuovi amici qui, quelli che sanno il mio nome mentre io non so il loro e quelli che hanno reso questa esperienza possibile.

Scambio è scomodità; ci sono cose che non posso fare, cose che non capisco. È trovarmi sola e non avere altra scelta se non imparare a fidarmi di me stessa. È sentirmi a volte un outsider, è fare lo sforzo di essere costantemente gentile, è la nostalgia di casa. È il freddo, molto freddo. È sentirmi colpevole per avere dimenticato di parlare con qualcuno su Skype o per avere perso qualcosa perché dovevo parlare con qualcuno su Skype.

Scambio è crescere. È capire che avere un anno meraviglioso o cattivo dipende solo da me. È studiare per imparare, e non per passare un esame o per il voto. È conoscere persone provenienti da tutto il mondo, ripresentare il mio paese, visitare diverse città incredibili e vedere paesaggi splendidi sulla strada.

Scambio è chiamare questo nuovo luogo "casa" e rendere il mondo più piccolo. È innamorarmi di questo bellissimo paese. E del mio.

Mariana Ney da Silva / Paola Morgavi

Dicotomia

I

Fiato di fiori
Come ogni speranza
Vago ma forte

V

Il vento soffia
Qua e là all'istante
L'oggi, futuro

II

Una collana
Più ricca di memoria
Tristezza dolce

VI

Rumore fuori
Interno è silenzio
Pace in guerra



photo par Céline Cotton

III

Stanchezza grande
Ma più soddisfazione
Sorrido un po'

VII

Inizi come
Le scale a chiocciola
Anche le fini

IV

Buio perfetto
Vista impossibile
Ma libertà qui

Megan Angell / Paola Morgavi

La religion est le problème, pas la solution

Charles Baudelaire était un rebelle, un emblème de la période romantique. Baudelaire est un produit de la révolution Française, symbolisant les idéaux du 19^{ème} siècle. Il croyait au pouvoir de la résistance ; la révolte contre les normes aristocratiques, sociales et politiques. Il s'oppose à de nombreuses institutions dont celle de la religion, plus précisément de l'Eglise chrétienne. Son poème « Le reniement de Saint Pierre » utilise des oxymores et le symbole de Jésus pour se rebeller contre les normes traditionnelles et pour rehausser le questionnement de toute autorité. De sa voix cynique et ironique, Baudelaire aide le lecteur à prendre conscience de la complexité morale individuelle et l'incapacité de la religion à servir l'humanité.

Baudelaire critique Dieu, une figure qui est rarement critiqué. Traditionnellement la perception qu'on a de Dieu est celle d'un modèle d'amour, d'intégrité et de solidité morale. Pourtant, Baudelaire renverse cette notion. Il dit, "Comme un tyran gorgé de viande et de vins, / ils s'endort au doux bruit de nos affreux blasphèmes." Il dit que Dieu s'endort au travail, sans hésitation. Il ne se soucie pas des souffrances des gens, et il est donc ignorant et égoïste. Le poète crée une mauvaise image de Dieu : un tyran gorgé de viande et de vins, un homme qui succombe aux vices de la vie. Dieu entant que tyran est un oxymore parce que cette image s'oppose à la vision traditionnelle de Dieu. En créant cet oxymore, Baudelaire défie l'image de Dieu qu'on connaît. Il continue, "Les sanglots des martyrs et des suppliciés / Sont une symphonie enivrante sans doute." Il utilise un autre oxymore : une symphonie de sanglots. Le choix des mots de Baudelaire est toujours puissant. Il utilise le mot symphonie, qui est généralement associé à la belle musique, avec un synonyme de pleurs. Il en déduit que Dieu prend plaisir à voir souffrir l'humanité, juste comme un spectateur prend plaisir à une symphonie. Dieu ne semble pas concerné par les problèmes de l'humanité, mais cela lui fait plaisir. Il ne se soucie pas des problèmes des humains donc il n'est pas conscient du fait que beaucoup de gens souffrent en dessous de lui. À travers son oxymore, Baudelaire caractérise Dieu comme un méchant, et s'oppose très clairement à la religion. Ses paroles pourraient aussi bien servir à convaincre les gens de se méfier de Dieu. Si les gens souffrent, ils doutent peut-être de la force de la croyance pour améliorer leurs problèmes. Ainsi, ils se mettent à découvrir Dieu comme le fait Baudelaire. Ainsi, ce

dernier réussit à renforcer les institutions et promeut l'importance des individus.

Jésus est le symbole ultime de l'humanité parce qu'il est la présence de Dieu sur la terre. Jésus était plein de promesses et d'espoir, mais Baudelaire pense qu'il a été finalement déçu par Dieu parce qu'il a traversé tellement de souffrance. Il décrit la souffrance de Jésus en détails : "Allongeait tes deux bras distendus, que ton sang/ Et ta sueur coulaient de ton front pâissant/quand tu fus devant tous posé comme une cible." Baudelaire se demande si Dieu est à l'écoute et suggère quelques inégalités qui sont des preuves de souffrance au nom de Dieu. Le fait que Dieu se moque de Jésus est comme s'il se moquait de l'humanité parce que Jésus subit le châtement ultime, représentant la totalité de l'humanité. Il dit, "Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous/Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives." Baudelaire dit qu'à chaque fois que nous souffrons, Dieu ne ressent aucune pitié pour nous. Ainsi, Baudelaire encourage les lecteurs à être critiques envers la religion et à peut-être réévaluer leur relation avec Dieu. Si Dieu est capable de laisser des gens souffrir, c'est peut-être une perte de temps de croire en lui. Si vous ne trouvez pas d'espoir en Dieu, peut-être qu'il n'existe pas. Au lieu de cela, il faut essayer de se comprendre soi-même et de ne pas être dépendant de quelque chose d'incertain. Il dit, "Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait/ D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve." Il utilise Jésus en tant que symbole du Christianisme et attaque ses actions parce qu'il veut dénoncer la religion et aimerait une vie sans Dieu.

Pour conclure, par la destruction de nos croyances admiratives de la religion, Baudelaire remet en question l'idée de la religion. Il croit en l'autonomie. Notre dépendance institutionnelle disparaît avec l'arrivée du défi de l'existence de Dieu et de l'autorité de ceux qui le représentent. Grâce à des poètes comme Baudelaire, nous sommes tous mis au défi de mieux comprendre notre vision du monde et de nous-mêmes.

Michelle Galliani / Dorris Garraway



photo par Tom Simpson

Cade dal cielo con me

“Tu sei importante per me”

Il sole sta cadendo dal cielo

nel mio ghiacciaio

Io emergo

per distendermi a vedere le stelle

i pianeti stanno ballando in lontananza

ed io so che posso

imbarcarmi e esplorare

ma non c'è niente di meglio

impresso nei miei ricordi, nelle mie memorie, e te

Ava Serra / Daniela Pozzi Pavan

La peine peut être belle

On rêve, on rêve toujours d'une vie trop belle,
Une vie dans laquelle on se sent aimé,
On est en bonne santé, et
on voit l'égalité et la justice
Partout où on va.

Mais en réalité,

nos vies sont imprévisibles.
elles sont irrésistibles.

On ressent de la peine toujours,
la peine de l'amour non réciproque,
la peine de ne pas pouvoir trouver les bons mots,
la peine d'être incapable de communiquer.

Mais cette peine donne de la signification à nos
expériences,
Elle nous aide à découvrir qui nous sommes,
Elle nous rend courageux, et
Elle nous rend admirables.

Nos relations sont renforcées par la douleur partagée.

En lisant des histoires,
En voyant des films,
On découvre que
Nos héros n'ont pas des vies parfaites.
Leurs imperfections les rendent sympathiques,
les rendent exemplaires,
les rendent compréhensibles.

« Non, mais la peine, la peine, elle est rouge,
elle est noire,
elle ne provient pas de savoir qui est ta mère,
de l'incapacité de voir le monde à travers les deux
yeux qu'on possède. »

Mais, la douleur existe même pendant
un pique-nique partagé avec nos frères et sœurs.
Elle existe quand on va à la plage
avec nos enfants pendant une journée ensoleillée.
Elle existe au lever du jour
lorsqu'on quitte la maison pour acheter des croissants frais.

Alors pourquoi courir ?
Pourquoi est-ce qu'on espère quelque chose d'impossible,
Et pas seulement d'impossible,
Mais indésirable ?

la peine, je te promets,

la peine
peut être belle.

Amy Nadal / Marie-Thérèse Pent



photo par Dominique Licops

La Fenêtre Ouverte

Je regardai les gouttelettes glisser lentement sur la vitre de la voiture pour ce qui me semblait être une petite éternité. Je ne sus guère ce que ma mère faisait à l'intérieur de notre maison, mais j'eus l'impression que cela avait quelque chose à faire avec lui. J'avais écouté quelque chose se fracasser depuis ma chambre, et puis des cris étouffés, et puis, je pense, parce que c'était il y a très longtemps, mais je suis plus ou moins certain qu'elle m'avait pris la main en pleurant.

– Fais tes valises, mon poulet, et fais vite. Ne prends que les choses les plus importantes, d'accord ? On va passer des vacances, ça sera génial n'est-ce pas ?

– Mais j'ai sommeil...

– Tu pourras dormir dans la bagnole, viens !

Je n'avais pas envie de sortir de mon lit car il faisait mauvais temps, mais je descendis les escaliers, avec quelques trucs dans mon sac, et mon orang-outan dans mes bras, et je me souviens que je suis passé devant la cuisine, une petite cuisine à cette époque-là : une seule lampe, trois tabourets, une petite fenêtre, et mon père assis dans l'ombre, entouré de quelques bouteilles de vin vides, sa tête posée sur la table. Il tenta de hocher la tête en murmurant quelque chose mais je ne compris pas ce qui sortait de son visage pas rasé.

Ma mère sortit finalement avec deux ou trois valises qu'elle jeta rapidement dans le coffre, avant de s'asseoir sur le siège du conducteur, les mains sur le volant. Elle tremblait. Je pense qu'elle m'avait oublié, parce qu'elle commença à allumer une cigarette avant de me regarder dans le rétro. Bien sûr, elle a –

– Monsieur, nous n'avons pas besoin d'autant de détails ; nous sommes pas la Police Judiciaire. Nous voulons juste prendre votre déclaration. Alors, qu'est-ce qu'on a déjà ? Bleu ?

Tout à coup, un homme trop jeune pour son uniforme a apparu à côté du brigadier sévère, son corps aminci auprès de celui de son supérieur chauve et baraqué.

– Oui monsieur le Brigadier ?

– Pourquoi tu souris tellement, hein ? Et vous monsieur, soyez pas si formel, si vous le voulez bien. Alors Bleu, donne-moi un récapitulatif des faits essentiels.

– Oui monsieur. Hum, Jean-Baptiste Renard, 37 ans, résident à Lyon, médecin, rendait visite à son père, Hugo Renard, 64 ans, après l'enterrement de sa mère, Fabienne, 61 ans, il y a deux semaines, quand il l'a trouvé sans réaction. Il a appelé la police nationale, et monsieur Renard a été déclaré mort par le médecin légiste vers 10 heures 27 minutes du soir.

– Ben. Monsieur Renard, vous êtes sûr que personne n'était dans la maison, que votre père était seul quand vous l'avez trouvé ?

– Oui, il était seul, assis dans son fauteuil, et il ne respirait plus quand je suis entré.

– Et encore une fois, vous avez frappé plusieurs fois à la porte, qui n'était pas verrouillée, et vous êtes entré pour enquêter ?

– Oui, comme je l'ai déjà raconté, c'est mon père, il m'avait convié chez lui.

– Et votre relation avec votre père, elle était comment ?

Jean-Baptiste frappa encore trois fois à la porte marron de la vieille maison. Il regarda à droite et à gauche avant de tourner la poignée, mais la porte grinçante a perturbé la nuit. Il entra silencieusement, en traversant des amas

de déchets, des bouteilles, des verres sales. La fumée était étouffante. Un vieillard a trébuché hors d'un couloir, l'a regardé, et s'est assis lourdement dans un fauteuil moutarde, cendrier sur le guéridon. Ses yeux étaient cachés derrière des lunettes noires ; la lueur de son cigarillo scintillait. Le père et son fils s'examinèrent l'un l'autre. Silence. Jean-Baptiste est devenu de plus en plus austère, tandis que son père a commencé à manger des noix.

- Pourquoi tu rappliques chez moi ?

Le fils ne répondit pas à son père, ce sac d'os hagard et égaré, habillé de vêtements ringards, sa figure ridée ; il n'est pas plus complexé par son front dégarni, ni par son visage bouffi. En soupirant, il a éparpillé les cendres de son cigarillo.

- Alors, mon médecin... est-ce que t'es... tombé sur moi, ou moi... sur toi ?

- T'as manqué les funérailles, toi.

- Pour qui... ta mère ? Elle n'était qu'une... qu'une salope et une pute... Je m'en fiche...

On pouvait voir des larmes glisser lentement sur ses joues. Une autre poignée de noix.

- Depuis combien de temps es-tu ivre ?

- Pourquoi tu... as la chair de poule ? Ha, toujours à... fleur de peau... Ta gueule ! La Dame de Montrose est ma nouvelle égérie ! Pourquoi es-tu venu, hein ? Qu'est-ce que-

Soudain ses yeux se sont écarquillés. Pas de bruit, juste ses mains, avec lesquelles la canaille faisait des grands gestes ; laissé tomber son cigarillo. Il essaya de se lever ; a manqué de coordination. Une bouteille chuta du guéridon. Jean-Baptiste a reculé de quelques pas. Abasourdi, le médecin a vu son père saisir sa propre gorge avec désespoir, une lutte contre la fin. Il se convulsait, griffait contre ce qui le tuait. Lentement. Il s'est avachi dans son fauteuil. Silence.

Jean-Baptiste regarda le corps, et puis le salon : quelques photos sur les murs ; des bougies, et leurs flaques de cire ; une vieille télévision ; il s'arrêta sur la fenêtre ouverte, et la lumière que quelqu'un avait éteinte trop vite. Sagement, il l'a fermée, sans se rendre compte que de l'autre côté les rideaux bougeaient encore. Il sortit son portable.

- Bonne, elle était assez forte. Nous n'avons pas eu beaucoup de contact pendant mon enfance mais quand j'étais à l'université nous les avons repris, je lui rendais visite, on se parlait pas trop souvent mais on était restés en contact. Le brigadier ajoute quelques mots dans son carnet avant de le fermer, satisfait.

- D'accord Monsieur Renard. Je pense que ça c'est tout. Nous vous contacterons plus tard si nous avons besoin de plus de renseignements. Vous pouvez partir, merci.

Jean-Baptiste, fatigué mais tranquille, part à la recherche d'un taxi, et les deux policiers le regardent en parlant à voix basse. Le médecin légiste fait enlever le corps, et les badauds ont commencé à s'éloigner. La rue devient un peu plus silencieuse.

- Tu penses que la vieille dame est fiable, Bleu ?

- J'suis pas sûr monsieur, c'est presque sa parole contre la sienne. Il se peut qu'elle ait rien vu ; qui à cet âge peut voir si précisément dans le noir ?

- Et qui rend visite à son père à 10 heures du soir ?

La danseuse

Je vais donner mes chaussons de pointe à une vente aux enchères. C'est ça. Après tout, je n'en ai plus besoin ; comme un nombre infini d'autres, ils ne fonctionnent plus – un chausson de pointe ne dure que huit heures de danse à ce niveau de ballet. Les pointes que je tiens sont fatiguées, et moi je le suis également. Assise par terre, j'enlève le capuchon du stylo, écris ma signature sur l'orteil, et remets le capuchon. L'encre s'absorbe lentement dans le satin du chausson de pointe, et je ferme les yeux. Éraflés par la grande scène, les chaussons de pointe restent chauds dans mes mains.

C'est une chose dont j'ai beaucoup rêvé de faire en grandissant : mettre ma signature sur un chausson de pointe parce que si j'avais été célèbre, quelqu'un aurait payé une bonne somme pour l'acheter. Tous les petits qui dansent rêvent toujours un jour de le faire.

Mais je n'ai pas envie d'être autant à plaindre que célèbre. Plus tôt ce matin. Je me suis levée à six heures du matin. Le café. Le journal. Le givre sur les fenêtres. La glace était partout quand j'ai promené le chien ; mes muscles étaient raides le matin et j'ai failli glisser sur le trottoir verglacé. Je pensais au ballet, et à ma mère. Elle m'avait placée dans un cours de danse quand j'avais quatre ans, je pense, peut-être trois. Je ne me souviens pas vraiment, j'étais si jeune ; mais quand j'avais huit ou dix ans, j'ai essayé presque tous les autres sports – mes amis à l'école primaire faisaient partie de groupes et d'équipes. Le foot, le volley, la natation. Je suis tombée trop fréquemment en patinant, le golf m'ennuyais (même aujourd'hui), et l'athlétisme me faisait mal aux genoux.

Le ballet, c'est ce que je pouvais faire, et ma mère l'aimait plus que je ne l'avais jamais aimé. Je me souviens d'une fois où je ne voulais pas aller au ballet, quand j'avais peut-être quatorze ans. J'ai expliqué à ma mère,

- Toutes mes amies vont aller à la soirée dansante à l'école, je ne vais donc pas au ballet ce soir.

- Mais non, a-t-elle répondu. Je sais que c'est difficile parce que toutes tes amies vont aller à la soirée – mais tu sais bien que c'est pénible de reprendre quand tu sautes le cours du ballet, n'est-ce pas ?

- Je ne veux pas rater l'occasion, Maman ! me suis-je exclamée, exaspérée. Elle ne comprend pas du tout, me suis-je dit.

- Ah ouais, c'est toujours une raison ou une autre. Crois bien, ma chère, m'a-t-elle dit en me regardant

sérieusement dans les yeux, je comprends ce que tu ressens. J'ai eu le même sentiment quand j'étais jeune et parce que ma mère, elle m'a laissé faire tout ce que je voulais – ben ! J'ai perdu mon rêve. C'est seulement que je ne voudrais surtout pas te voir insatisfaite comme ça ; je le haïrais.

En réfléchissant, je crois que je suis arrivée à apprécier, même aimer, le ballet à cause de ma mère. Mais après sa mort ... la neige me rappelle les voitures cassées et non plus Casse-Noisette.

Mes souvenirs me chassent jusqu'au théâtre dans le courant de l'après-midi. Dans les coulisses, je me lance dans la routine préparatoire pour une performance. De mes cheveux, étroitement enroulés dans le chignon d'une danseuse, aux pieds, lacés dans leurs chaussons de pointe, je suis prête. La colophane craque sous mes orteils. En étirant mon pied gauche, je me prépare : le rideau se lève.

Un grand bondissement – je peux sentir la chaleur de l'éclairage de la scène qui me rend presque aveugle, les chaises du public invisibles. La chorégraphie que j'ai pratiquée hier est difficile tout en étant très simple ; je transpire sous l'effort et mon pied gauche me fait mal à cause des pirouettes, sautés et développés. Une chorégraphie inégale qui ne laisse pas au pied gauche un moment pour se reposer.

Pas-de-chat, chaussé, chaussé, grand jeté, plié, piqué – fin. Je respire fort, très fort, et m'incline vers le public. J'imagine que j'entends l'ovation quand je m'assois sur la scène. Les lumières passent au-dessus de ma tête et mon regard se focalise sur les places vides, un théâtre entier de places vides. La musique dont je me suis souvenue se termine dans ma tête. Délaçant le chausson de pointe, j'enlève la prothétique high-tech qui me sert de pied droit. Une dernière danse, la pauvre ballerine à qui il manque un pied, la danseuse autant à plaindre que célèbre. Hélas.

Le chausson de pointe reste chaud dans ma main, mou après l'usage. Le stylo permanent se trouve dans mon sac ; le sac se trouve sur la scène, où je l'ai laissé – ce n'est pas une grande performance, cette dernière danse, je peux laisser mes choses n'importe où. L'encre de ma signature, c'est le dernier acte de ma carrière de danse. J'ai survécu à cette nuit quand ma mère a conduit juste un peu trop vite dans la neige, mais je crois que j'ai laissé le désir, ainsi que l'usage du pied droit, à côté d'elle.

Kate Schlough / Christiane Rey

Occupée au Téléphone

« Et ensuite Françoise a dévoilé qu'elle et Michel divorçaient ! Je te dis, c'était stupéfiant, et à notre club de lecture, rien de moins ! Comment puis-je jouir des romans d'Anne Golon avec les agitations de la vie de Françoise ballantes devant mes yeux ? »

On écoutait quelque peu la mère qui jacassait au téléphone ; on faisait la lessive en posant son portable en équilibre sur son épaule. On répondait par des phrases minimales – « mmm », « ouais, Maman, ouais », « non, moi non plus, Maman » – pour démontrer l'attention. Elle continuait à bavarder pendant qu'on faisait des corvées, qu'on finissait des corvées, qu'on trouvait de nouvelles corvées à faire. Il fallait s'amuser tant bien que mal pendant ses coups de téléphone qui se déroulaient le samedi soir.

On nettoyait la cuisine, on rangeait le bureau, on époussetait la salle à manger pour en détourner son attention. Il y avait un bouquet de fleurs dans le couloir, un cadeau pour la fête des mères. Les fleurs avaient été grandes et nobles, elles avaient souri. Autrefois elles avaient éclaté de couleurs, elles avaient respiré la vie. Mais maintenant, les tiges s'appuyaient contre celles de leurs camarades, les têtes s'affaissaient d'épuisement et de honte. Les pétales étaient éparpillés autour du vase. Et pendant qu'on disait au revoir au téléphone, le dernier pétale d'une jonquille est tombé, lentement, comme s'il coulait vers les entrailles. Le temps ralentissait pendant qu'on le regardait tomber, tomber, tomber.

On a raccroché le téléphone et le petit poisson jaune s'est déposé sur la table.

La mort de sa mère est un pétale de jonquille flétri et épuisé qui coule vers les entrailles. Même s'il semble que le temps s'arrête brusquement, soudainement un samedi soir, le dimanche matin arrivera toujours.

Katharine Cusick / Marie Thérèse Pent

Enfermé

(Inspiré par *Le scaphandre et le papillon* de Julian Schnabel)

Je peux te voir, mais mes yeux ne peuvent pas trouver les
tiens.
Je peux t'entendre, mais les mots ne coulent pas.
Je peux sentir ta présence, mais mon corps est
complètement engourdi.
Mon propre corps qui m'a pris en otage,
Mon corps dans lequel je suis enfermé, verrouillé.
Chaque jour est le même,
Des neurologues, des thérapeutes, des orthophonistes,
« Clignez une fois pour oui, deux fois pour non. »
Clignez pour te voir, pour regarder la vie qui passe en dehors
de ma fenêtre,
Pour projeter mes souvenirs derrière mes paupières.
Je suis emprisonné dans un scaphandre,
Et alors que chaque jour passe sans espoir de libération,
Je coule au plus bas dans l'eau épaisse et froide.
Je veux mourir.
Mais tu es là.
Tu es le phare qui guide mon bateau loin des falaises.
Tu relâches le papillon de sa cage,
Et mon imagination prend son envol.
Rien ne devient plus facile,
Mais grâce à toi,
J'ai une espérance à laquelle je peux m'accrocher.
Je survivrai.

Alex Fecteau / Marie-Thérèse Pent

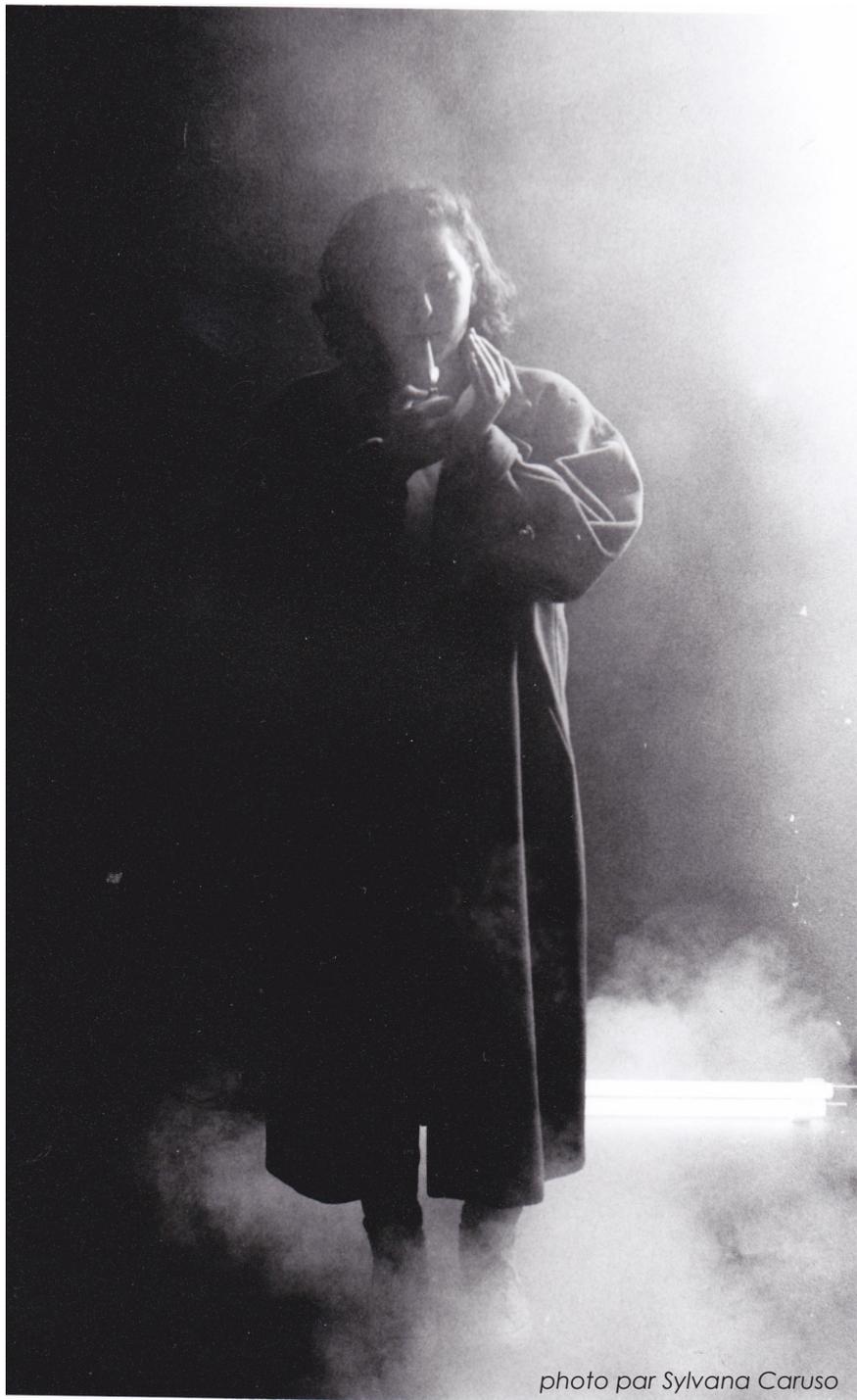


photo par Sylvana Caruso

Pensées visibles

Petit feu comme une étoile dans la nuit--

Une inhalation et puis, le noir.

C'est toi, mon ami ? Qu'est-ce qui se passe
dans ta tête ? Tu réponds avec ta cigarette.

Brouillard tournoyant autour d'un globe,

débris céleste, nuage profond,

idées relâchées dans un panache de fumée--

je vois mais je ne comprends pas-- l'introspection à l'extérieur,

les pensées visibles.

Sylvana Caruso

La Cadette

Tu es la cadette, la dernière des trois enfants, et c'est eux qui s'occupent de toi. Lauren et Alex, plus âgés que toi de six et trois ans, veulent prendre soin de toi depuis que tu es née un matin froid en novembre dans le Minnesota. Surtout Lauren, ta grande sœur, ta seconde mère. L'après-midi quand elle rentre de l'école, Lauren aide Maman à changer tes couches et à te baigner. Le soir, Lauren et Alex te donnent de la nourriture pour bébés. Ils sourient, ils dansent, ils font semblant de piloter la cuillère comme un avion pour que tu manges. Le sourire sur ton petit visage. La chaleur de la cuisine dans laquelle tu manges. L'amour dans leurs yeux. Un jour, tu commences à rire. Alex se rend compte que lui et toi, vous avez le même rire.

Quand tu as neuf mois, ta famille déménage à Pittsburgh. En marchant à quatre pattes, tu aimes explorer ta nouvelle maison et son vaste jardin. Les yeux grands ouverts, tu découvres l'émerveillement du soleil sur le parquet, des fleurs, des papillons. Mais, le matin, tu pleures quand tes parents partent pour le grand hôpital où ils travaillent comme médecins. Tu as peur qu'ils ne rentrent pas. C'est le début de ton anxiété. Tu as peur aussi de l'obscurité. Chaque nuit, tu cries après Maman. Tu penses que le matin n'arrivera jamais.

Mais les matins arrivent, les uns après les autres, et tu grandis vite. Tu commences à parler et à marcher. Tu es une enfant sérieuse mais drôle. Parfois, les autres rient quand tu dis involontairement quelque chose qui est drôle. Tu deviens triste, parce que tu penses que les autres se moquent de toi. Tu es pleine d'énergie. Tu adores jouer dehors. Tu es incroyablement imaginative : avec tes tas d'amis imaginaires, tu peux t'amuser pendant des heures. Et, surtout, tu es furieuse que tu ne puisses pas aller à l'école primaire avec Lauren et Alex. Plus que tout au monde, tu veux être grande comme eux. Chaque fois que quelqu'un t'appelle « Sophie le bébé, » tu cries, « Je suis Sophie la grande fille, pas le bébé ! » Bien qu'ils te traitent parfois comme un bébé, tu adores jouer avec Lauren et Alex. Tu as beaucoup de chance, parce que Lauren, Alex, et toi, vous n'avez pas beaucoup de responsabilités domestiques dans votre maison banlieusarde. Donc, chaque après-midi, vous avez le temps de jouer ensemble. Parce que tu es la cadette, tu dois toujours jouer le rôle du chien quand ils jouent à la maman et au bébé. Mais tu joues ce rôle ridicule avec enthousiasme.

Quand tu es un peu plus grande, tu fais de la trottinette ou du vélo avec Lauren et Alex dans les rues étendues de ta banlieue. Ton frère et toi, vous commencez à vous quereller plus souvent, comme tous les frères et sœurs. Quand vous vous entendez bien, vous vous embarquez dans des aventures magnifiques dans la forêt à côté du jardin, cherchez les os des dinosaures, et faites des journaux télévisés imaginaires. Mais tu te querelles rarement avec Lauren. Souvent, tu joues à la poupée avec elle et toutes ses amies. C'est vrai ; tu as le pouvoir de convaincre les « grandes filles » de jouer avec toi pendant des heures et des heures. L'imagination, la joie, la naïveté de ces moments magiques.

Tu as beaucoup de pouvoir. Lauren et Alex feraient n'importe quoi pour toi. Quand tu as quatre ans, tu fais tomber ton verre de lait par accident pendant le dîner presque chaque nuit. Chaque fois, tu fonds en larmes et attends que les autres t'assistent. Exaspérés, Lauren et Alex t'aident à sécher la table. Puis, quand tu as cinq ans et c'est la veille de ta première rentrée à l'école primaire, tu es très anxieuse et, comme toujours, tu penses à toutes

les mauvaises choses qui pourraient se produire. Tu ne veux pas te perdre dans les grands couloirs de l'école. Tu veux que Alex t'accompagne jusqu'à ta salle de classe, mais il dit qu'il est trop « cool » pour le faire. Donc, tu commences à pleurer sans cesse. Dès qu'il voit tes larmes couler, il cède et te promet de t'accompagner. Après l'école et pendant les week-ends, tu colles toujours au train de Lauren, Alex, et leurs amis. Ils sont souvent très gentils et accueillants, mais, parfois, ils font des activités trop « adultes » pour toi. Quand ils t'empêchent d'y participer, tu deviens furieuse et pleures jusqu'à ce qu'ils te permettent de jouer. Tu es peut-être un peu gâtée par eux, mais c'est comme ça avec beaucoup de benjamins.

Et tu as vraiment de la chance. Beaucoup de tes amis n'aiment pas passer du temps avec leurs familles, mais tu l'adores. Chaque nuit, ta mère lit des histoires à haute voix à Lauren, Alex, et toi. Souvent, ton père lit aussi de la poésie. Cette heure de conte est l'une des plus précieuses de tes journées. Tu ne veux jamais cesser d'apprendre et de lire des histoires sur les émerveillements du monde. Et tes parents te donnent des possibilités infinies pour le faire. Bien que, parfois, tu te mettes en colère contre tes parents, tu penses qu'ils sont les meilleurs parents du monde entier. Ton père, un homme pensif, intelligent, drôle, aux cheveux pâles comme les tiens. Il t'apprend comment faire du vélo, comment travailler dur, comment être toujours humble. Ta mère, une femme forte, franche, aimante, compréhensive. Elle t'apprend comment cuisiner, comment être généreuse, comment être toujours prévenante envers autrui. Et elle t'écoute quand tu partages tes tas de soucis, tes soucis qui ne finissent jamais, ton anxiété qui est souvent là.

Tu partages tes soucis avec ta sœur, aussi. En fait, tu lui dis tous tes secrets, tes peurs, tes espoirs. Elle écoute tout ce que tu lui dis. Et elle t'apprend comment naviguer la vie précaire des adolescentes. Ton frère te protège dans le bus scolaire, te fait rire quand tu es triste ou anxieuse, t'encourage à prendre des risques. Lauren, Alex, et toi, vous êtes comme un triangle. Chacun d'entre vous compte sur les autres. Mais vous ne pouvez pas vous empêcher de grandir, et, un jour, début septembre, ta sœur part pour l'université. Ton cœur est brisé. Elle te manque tellement. Dès son départ, la dynamique de ta famille devient bizarre et asymétrique. Tu te disputes plus que jamais avec Alex, et, pour la première fois, avec Maman. Tu t'adaptes lentement à ta nouvelle vie. Mais, juste quand tu deviens plus heureuse, Alex part. Le jour de son départ, tu vois que, maintenant, il n'y a plus qu'une serviette dans la salle de bains des enfants. Tu es la dernière enfant dans ta maison, une enfant abandonnée, une enfant unique. Tu as peur de ne plus jamais vivre dans le même endroit que Lauren et Alex et d'être toujours trop loin d'eux.

Trois ans plus tard, tu te retrouves à l'Université de Northwestern à Chicago, où habitent Lauren et Alex. Vous êtes dans la même ville après tout. Et ils sont toujours là pour toi quand tu es stressée, quand tu es triste, quand tu veux rire avec tes deux amis qui te connaissent mieux que personne d'autre. Parfois, quand tu ne peux pas t'endormir le soir, tu penses à eux, qui ne sont pas très loin d'Evanston, et tu te sens complètement en sécurité.

Sophie Rodosky / Marie-Thérèse Pent

Nos Enfants : Ils Ne Sont Pas Neutres !

Ce Noël dernier, je rendais visite à ma sœur qui habite à Pittsburgh avec son mari et ses deux enfants, quand l'aînée, une petite fille adorable de 5 ans, m'a parlé de son copain. Les deux gamins aimaient jouer ensemble (car il peut partager, évidemment), et oui, ils s'aimaient aussi (selon ma nièce). Pour développer la conversation, mon autre sœur, qui n'a pas de mari parce qu'elle est lesbienne, a répondu qu'elle avait une copine, ce qui a élicité une réponse rapide de ma nièce : « C'est grossier ! » De plus : mes chaussettes roses, très à la mode, je dirai, et un peu chères, avaient reçu un « beurk ! », parce que les garçons « ne portent pas du rose. » Ces faits n'ont pas l'air très grave, je l'admets. Mais, ça fait partie d'une grande faute de notre société moderne : le manque de représentation auprès des enfants de la vie « queer » !

Mais est-ce qu'il s'agit vraiment d'un problème ? Oui !

D'abord, on pourrait se demander, quel mal y a-t-il aux commentaires des petits enfants, surtout dans les situations familiales ? C'est bénin : on ne peut pas imaginer qu'une seule circonstance de confusion puisse créer un effet sérieux. Par contre, la remarque de ma nièce n'existe pas dans un contexte isolé. En ce qui concerne les enfants, les attitudes envers l'homosexualité peuvent facilement devenir similaires à celle de ma nièce, qui pense que même l'idée de « queer » n'existe pas, et, si elle existait, ce ne serait pas bon. Au fur et à mesure, ça crée un environnement isolant pour les adolescents qui viennent à découvrir leurs propres idées sur leur « sexualité » ou même « sexe » (et qui auraient pu ressentir cette « différence » à un âge très jeune). Et, alors même si on nie toujours le fait que nos enfants soient méchants, il est bien établi que l'école n'est pas un espace confortable pour tous. Ici, je me contente de faire référence à l'organisation GLSEN, qui a dévoilé dans une enquête de 2015 que 70% des lycéens ont entendu la phrase « C'est tellement gai » utilisée négativement. C'est ce contexte qui pousse les adolescents « queer » à tenter de se suicider – un problème énorme qui exige notre attention. Et ce problème apparaît à un âge très jeune où nos enfants commencent à reconnaître les modèles de comportement dans le monde extérieur : les hommes agressifs, forts et portant du bleu avec des femmes gentilles, douces et en rose.

Notre société devient plus ouverte, mais une longue histoire de l'homophobie persiste.

Quoi qu'il en soit, cette aversion à apprendre aux enfants l'existence de l'homosexualité n'est pas basée sur de véritables inquiétudes. Par contre, elle suit une longue histoire de peur irrationnelle de la sexualité non-hétéro. Comme le décrit le professeur Clifford Rosky dans ses travaux, les arguments les plus efficaces contre les droits des homosexuels (et autres membres de la communauté LGBTQ) ont

L'intellect et l'éducation



Les médias



La race



La sexualité



été historiquement des arguments de « protection des enfants ! » On ne voulait pas soutenir l'homosexualité, dirait-on, de crainte que les enfants soient persuadés d'adopter « cette vie » pour eux-mêmes. Cette rhétorique est profondément basée sur l'homophobie, et donc quand on se sent un peu mal à l'aise par rapport à l'idée qu'un enfant voie deux papas à la télé, il faut réexaminer cette aversion instinctive ressentie, en pesant l'argument que cette gêne ne constitue qu'une continuation de la discrimination.

Il ne faut pas supporter cette aversion irrationnelle. En revanche, il est temps de nous rendre compte que nous promulguons la vie hétérosexuelle tout le temps face à nos enfants – et que nous devrions faire pareil pour la vie dans n'importe quelle combinaison de couleurs.

Thomas Ritz / Christiane Rey



dessins par
Sophia McCullough

Les Fourmis Têtues

Les fourmis, chantant, vivaient toutes ensemble
Sur le sol riche, sans pestes ou sans ombles
La prospérité de la terre, durait
Depuis des lustres, des dizaines d'années
Et donc, dans ce monde des animaux
N'existait pas de plaintes douloureuses
Mais après quelque temps en observant
J'ai aperçu un truc un peu choquant
Les fourmis mâles étaient les rois du sol
Dès leurs jeunes âges ils prenaient leurs envols
Et ils s'accouplaient avec plusieurs femmes
Qui n'osaient pas les accabler de blâme
Même s'ils ne s'intéressaient pas à elles
Ni, tu vois, aux tâches ménagères.

Bientôt, hélas, la Famine arrivait
De l'ouest jusqu'à l'est, elle ravageait
Le blé mourait, le riz sauvage aussi
Avec sa prise froide, elle a saisi
Les petits enfants fourmis par le cou.
Elle et Le Désespoir, deux voyous fous
Retournaient pour les têtes condamnées
De ses mères qui hier, avaient enterré
Aube et Crépuscule, Joie et Plaisir
Le monde était vide, mais il faut dire
Que tous les mâles sont restés intacts
C'étaient les femmes qui vivaient l'impact

De cette vil' famine évanescence
Ils en restait peut-être soixante ou cent
Les mâles privés, allaient au charbon
A cause de cette homogénéisation :
« Nous pratiquerons la monogamie
Désormais une femme par mari »
Les femmes rétorquaient d'un tel courroux :
« Nous allons choisir notre propre époux »
Mais y avait certains hommes nonchalants
Qui n'aimaient pas s'occuper des enfants
Ni travail ni tâches ménagères
Les habitudes sont faciles à faire.

Et enfin la fin de cet exposé :
Aucune femme ne les épousait
Et ils ne laissaient aucun descendant
Dans ce monde-là en mutation constante
Grâce à cette sélection naturelle
Sévère et spirituelle damoiselle,
Là, Il ne restait que la parité,
Des fourmis qui chantaient « égalité ! »

Jo Ann Efobi / Cynthia Nazarian

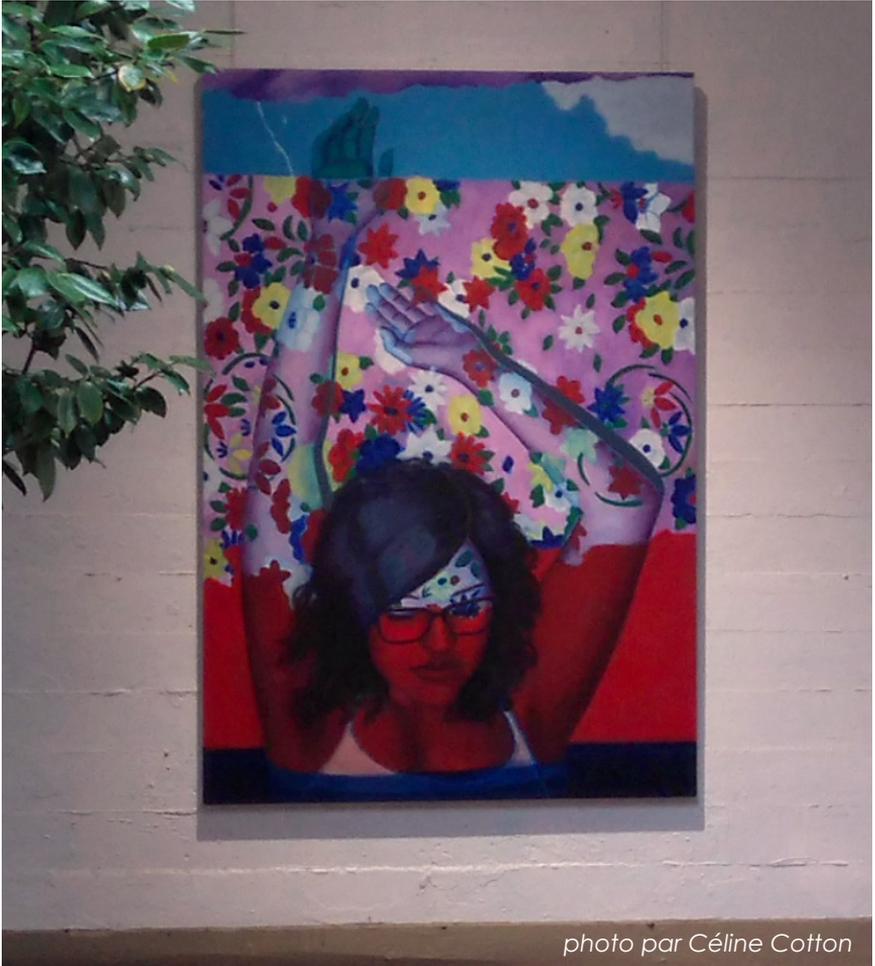


photo par Céline Cotton

Scène manquante dans *Une Tempête* d'Aimé Césaire

Un vieux Prospero seul et à la longue barbe grisonnante est assis sur un vieux fauteuil à bascule fait en bois pendant qu'il se regarde dans un miroir

Prospero

Ils en ont pour leur compte.... Comme ça, j'ai un bon moment pour être tranquille... Mais fait froid... C'est drôle, le climat a changé... Fait froid, sur cette île.... Faudrait penser à faire du feu.. Eh bien, mon vieux Caliban, nous ne sommes plus que deux sur cette île, plus que toi et moi. Toi et moi! Moi et toi! Mais qu'est-ce qu'il fout ?

Sycorax, jeune, habillée de rouge, aux longs cheveux très bouclés, entre doucement et se met debout derrière Prospero, son visage se reflète dans le miroir de Prospero

Sycorax

Tu n'as pas vraiment cru que t'étais seul, n'est-ce pas mon petit Prospero ?

Prospero

D'une voix très faible

Sale sorcière maudite ! Qu'est-ce que tu fous ici ? Va-t-en !

Sycorax

Eclate de rire

Ah ! Mon cher Prospero ! Mais regarde dans la glace ! Regarde-nous ! Nous sommes tous les deux pareils. Sorcière, magicien, quelle est donc la différence ? As-tu déjà oublié pourquoi tu t'es retrouvé sur cette île premièrement ?

Prospero

Tu te trompes ! Tu n'es qu'une goule misérable ! Ni toi ni ton fils n'ont jamais su apprécier tout ce que j'ai fait pour vous. Vous n'êtes que des singes ingrats !

Sycorax

Et que doit-on apprécier d'après toi ? Ton langage médiocre ? Ou dois-je plutôt te remercier d'avoir partagé tes idées libidineuses avec mon fils ? Ou de l'avoir fait vieillir après des années d'abus ?

D'ailleurs, je ne suis ni misérable ni ingrate, et si tu veux t'adresser à moi, appelle-moi Suzanne.

Prospero

Je vois que tu as enfin trouvé un prénom civilisé ! Tu ne vas donc pas me remercier de ça non plus ? Ingrate !

Sycorax

En s'esclaffant

Ah ! Mon pauvre petit, mais tu ne comprends rien ! Ta barbe si lourde, ou peut-être le poids de tes remords et de ta solitude, ne te permet pas de voir les choses telles qu'elles sont. Tout simplement, tu n'es pas digne de prononcer mon nom, et de porter dans ta bouche le poids de mon prénom, et toute la beauté, et la belle histoire noire qui l'entoure.

Prospero

Ha ! Beauté ? Tu n'en as jamais eu ! Tu appelles beauté tes cheveux tout emmêlés et ta grosse bouche qui n'arrête pas de dire des conneries ?

En essayant de rire, commence à baver

Sycorax

Mon fils et moi, nous avons toujours été beaux, mais tu n'as pas pu le voir. Tes yeux ont toujours été fixés sur toi-même, et sur cette adorable idée d'empire que tu avais. Tu n'as même pas hésité à donner ta fille comme un objet aux bras de Ferdinand. Et tout ça, est-ce que cela compte ?

En lui montrant le miroir

Regarde-toi ! Regarde ce que t'es devenu, un vieillard, seul, entouré d'une beauté incomparable que tu ne pourras jamais toucher car tu ne peux même pas te lever de cette chaise.

Prospero

Bafouillant il essaye de se lever, il tombe en cassant le miroir

Sycorax

En prenant Prospero dans ses bras, l'emmène vers un bateau ancré près de la plage
Laisse-moi donc te libérer.

Martina Piñeiros / Dominique Licops

« La Haine » : une étude de cas psychanalytique

La haine attire la haine. Juste comme une graine, après qu'elle s'enracine dans l'esprit, elle peut devenir une force très intense et même imprévisible. Étant donné ce fait, il n'est pas déraisonnable d'analyser les trois personnages principaux de « La Haine » dans un contexte psychologique. Chaque protagoniste du film- Vinz, Saïd, et Hubert- symbolise les trois éléments de l'appareil psychique humain, selon Sigmund Freud, le ça, le moi, et le surmoi. Bien sûr, la haine des trois jeunes s'avère plus complexe que celle décrite dans les manuels de psychologie, mais cette perspective surligne plusieurs thèmes nouveaux du film. Finalement, la juxtaposition du comportement extrême d'Hubert et de Vinz avec celui de Saïd marque un thème profond : que ni la violence ni la soumission complète ne peut améliorer leur situation. Seulement l'éducation et la résistance paisible peuvent assurer le changement.



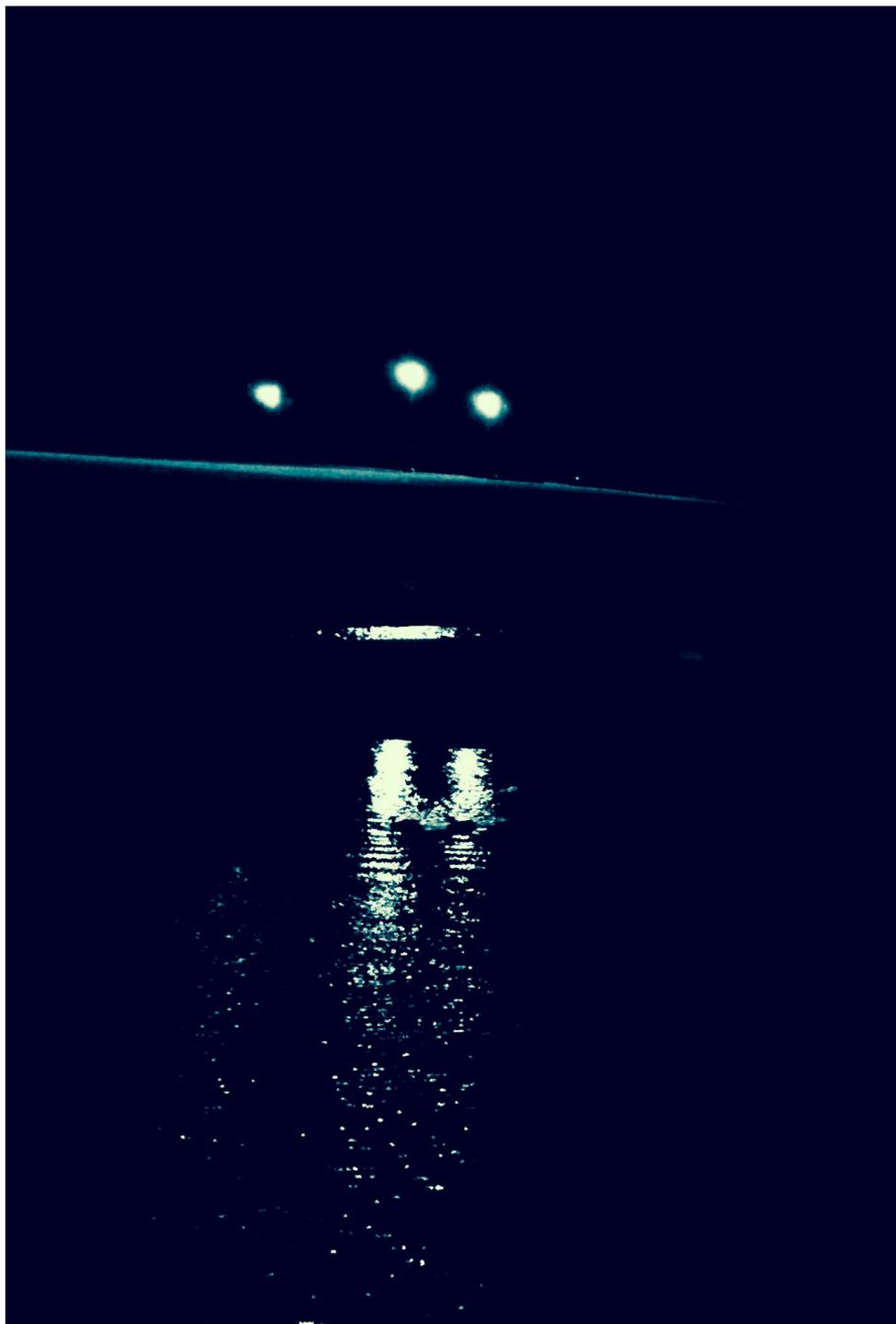
Après la blessure et finalement la mort de leur copain à cause de la brutalité policière, les trois jeunes réagissent de manières très différentes. Chacun a envie de se venger contre les policiers et la société aisée plus généralement, mais les intensités de ces pulsions diffèrent beaucoup. Vinz est sans doute le plus haineux et irréfléchi des trois jeunes. Il rêve pendant tout le film de tuer un policier. Il est consommé par la colère et il ne comprend pas la futilité de la violence pour changer son niveau de vie. Ce manque de perspicacité évoque le ça du subconscient. Le ça est composé par toutes nos pulsions les plus basses liées à la survie. Ces pulsions sont égoïstes, sans cœur, et indépendantes de la volonté. Vinz est le ça de ses amis. Sans l'intervention d'Hubert et occasionnellement de Saïd, il serait autodestructeur.

Hubert, par contre, est le plus calme. Bien qu'il soit en colère contre la police pendant tout le film, il prêche jusqu'au bout la paix et la sensibilité. A plusieurs reprises, il empêche ses amis de prendre des décisions impétueuses. À cet égard, Hubert est similaire au surmoi de l'esprit humain. Lors de la prise de décisions, le surmoi s'oppose aux réflexes égoïstes du ça. Il représente la moralité parfaite et l'autodiscipline complète. En réalité, cette perfection est un handicap. La colère refoulée d'Hubert se relâche à la fin du film, quand il braque le pistolet sur un policier, au prix de dramatiques conséquences. De plus, la retenue d'Hubert a très peu accompli pour tenter de transformer les injustices dans la cité.

Heureusement, on n'est pas exclusivement dirigé par le ça ou le surmoi. L'esprit considère les deux extrêmes et il les fusionne. Le résultat est le moi, la conscience. De plusieurs façons, Saïd est le moi de ses amis. Rarement imprudent ou idéaliste, Saïd sert de pont entre Vinz et Hubert. Contrairement aux autres, il a survécu au film. Malheureusement, il est devenu le témoin de la mort de Vinz et peut-être de celle d'Hubert aussi. La manière dont il proteste contre les policiers se distingue complètement de celles de Vinz et Hubert. Au lieu de ne rien faire ou d'être violent, Saïd utilise les graffitis et l'art pour attirer l'attention sur la banlieue. Ces choix par le réalisateur ne sont pas accidentels. Mathieu Kassovitz répète plusieurs fois dans le film que « la haine attire la haine. » Saïd illustre un grand espoir pour l'avenir. A travers l'éducation, l'écriture et l'art, les attitudes des jeunes peuvent changer. Pas à travers la violence, mais à travers l'apprentissage de l'art et l'éducation, comme armes d'expression.

Juste comme il serait désastreux si nos esprits étaient seulement modelés par le ça cupide ou le surmoi irréaliste, Kassovitz montre dans son film « La Haine, » que la modération est nécessaire pour protester efficacement contre l'autorité de l'injustice. En outre, il suggère indirectement que l'éducation est le meilleur moyen pour accomplir ces buts. Ces messages sont très puissants. J'espère que, plus tard, les jeunes banlieusards du monde entier auront les moyens d'échapper à la cité. Encore mieux, que les jeunes banlieusards du monde transformeront leurs cités en des quartiers florissants, prospères et innovants dans l'art urbain.

Beresford Clarke / Marie-Thérèse Pent



water/moon/moi

flots sifflant de riches contes de temps divisés
vents retentissant d'obscures réalités
l'eau monte, fumant de minces gouttes incapacitantes
portant une chemise marine cacophonique, la nature rugit

lune air maîtresse saignant, nébuleux coeur épuisé
aveuglante et éclairante lumière, ici elle appelle
sans bruit, chemise déchirée aux coutures
est-ce un amour lunaire détrempe ?

frisonnant silence, coeur déraciné rouge immobile
la persuasive lumière leur donne leur unité
jeune femme perdue, l'eau les étoiles s'accusent
debout près de cirrus elle écarte les bras

un homme voit des chemins divergents suit-il
la piste oubliée ? s'arrêter c'est la

crescent lune

Si
Elle
Tombe
Et

Que
Personne
N'est
Là

Pour
La
Voir
Est-elle

Vraiment
Morte

drew foster

photo par Drew Foster

L'inimaginable

Dès l'arrivée, on entend « tu n'es pas le bienvenu ici. » Ce n'est pas grave, considérant l'horreur à laquelle on vient d'échapper. Par rapport à la sensation de peur, de lutte, de chagrin qu'on a éprouvée dans son pays, le sentiment d'être non désiré n'est pas quelque chose qui puisse faire mal. La cruauté du douanier. Le parage de la migration. Le sentiment de désespoir presque enfantin. On est arrivé, mais pour quelle raison ? On ne pouvait pas imaginer la difficulté d'apprendre à parler et lire dans une autre langue. Ils disent que ce sera nécessaire pour obtenir un boulot, mais on ressent que les employeurs ne veulent pas de toute façon de personnes comme nous. On ne peut pas s'assimiler, s'adapter à ce pays étrange, avec toutes ces personnes qui ne peuvent pas comprendre la vie qu'on a lue. On comprend qu'ici, d'un côté, on est haï pour qui on est, et de l'autre, on est considéré comme un objet à plaindre, pas vraiment comme une personne. On comprend que le monde croit qu'on est des criminels. Les policiers sont sur leurs gardes tout le temps quand les gens comme nous sommes autour d'eux. On entend des foules énormes scandant qu'il faut construire un mur pour empêcher des gens comme nous d'entrer dans leur pays. On pense à la famille, à la culture qu'on a abandonnée, on pleure pour ce qu'on ne peut pas retrouver.

On ne peut pas imaginer ce type d'expériences. On ne peut pas imaginer la terreur qu'on ressent au moment où une bombe tombe sur la maison à côté de la nôtre. On ne peut pas imaginer le fait que nos enfants ne puissent pas aller à l'école parce qu'il pourrait y avoir un attentat. On ne peut pas imaginer la faim, la soif endurée, la souffrance de cette procédure migratoire parce que c'est une expérience inhumaine dans sa nature même.

Laura Gomez / Marie-Thérèse Pent



photo par Céline Cotton



photo par Sylvana Caruso

Un Moment Éphémère

Un spectacle qui est rempli de moments éphémères, de moments dans lesquels tu t'abandonnes toujours. Tu songes à la vie. Qu'est-ce que c'est qu'un moment ? De quoi est-il composé ? Tu te poses toujours ces questions. Les émotions du malheur, du bonheur toutes recueillies dans une pensée, dans une perception de la manière dans laquelle on se sentait à une certaine époque dans la vie. Parfois, on n'est pas certain qu'elles soient totalement précises. Tu n'as jamais pensé que ta tête serait capable de te leurrer, mais encore et encore, tu songes au passé et il te rend heureux. Tu souhaites que le bon temps puisse te revenir. Tu souhaites qu'à ce moment-là, tu aies eu la conscience de te rendre compte de ton bonheur. Est-ce que tous les moments éphémères t'empêchent de profiter du présent et d'être heureux ? Si le passé est toujours meilleur que le présent, pourquoi est-ce qu'on vit maintenant ? Sans raison et sans sens ? Est-ce qu'on est destiné à vivre juste pour l'objet de créer ces mémoires ? Un moment éphémère, comment est-ce qu'on peut se le concilier ? Ta passion pour le présent est brouillée par la réalisation qu'il ne va pas durer. Tu te sentais piégé entre une révérence pour le passé et une anxiété pour l'avenir, et perdu au milieu, il y a le petit garçon effrayé dont tu as besoin pour vivre dans le présent.

Justin Jackson / Marie-Thérèse Pent

Le Désert

C'est un désert. C'est un désert de maisons en briques. C'est un désert de visages blancs. Il s'étend au-delà de l'horizon. Il dévore tous mes souvenirs. Ici, je suis seule. Ici, j'ai soif.

Je me déplace sur la pointe des pieds à travers cette terre vaste et distante. Je traîne des pieds avec ma tête affalée et mes épaules abaissées. Je marche à travers des écoles. Des rues. Des quartiers. Les autochtones me regardent tout le temps. Je suis une interruption. Un trou foncé dans un monde blanc.

Chaque jour, chaque seconde, les autochtones me considèrent. Ils me demandent : De quelle race es-tu ? Leur question est une classification. Leur classification me change. Leur catégorisation me forme d'une matière qui est fondamentalement différente de la leur. De celle de ce monde.

Je sais comment on me perçoit. On ne connaît pas ma race. Ma culture. Ma vie. Pour eux, je suis un mirage de couleurs étrangères. Je suis un mystère. Une question constante. Une idée sans forme avec des contours changeants et indéfinis.

Je réponds. Je décris mon identité. Je veux montrer que, malgré mon apparence différente, nous sommes les mêmes. Que nous avons les mêmes valeurs. Que nous menons des vies similaires.

Mais on ne me reconnaît pas. Ma langue, mon sens, ma personnalité, elles sont peintes par mon corps. Par la structure de mon visage. Par ma peau marron et jaune avec toutes ses implications.

Avec des sourires gênés, on m'invite à pénétrer dans un refuge abondant. J'essaie, mais je ne peux pas. Je suis construite par des vapeurs. Par leur imagination. Par leurs illusions. Je n'ai pas de substance. Je suis transparente, perméable. Quand j'essaie d'entrer, de toucher, je disparaîs. Ce domaine m'exclut.

Je sollicite leur assistance. Mais on ne me comprend pas. On regarde mes mots dans des couleurs étrangères. Dans les couleurs de ma peau. Je suis moi, et je suis cachée sous leurs suppositions.

La race



dessin par Sophia McCullough

Je ne peux pas accéder à l'oasis de leur rire, de leur amour, de leur amitié. Je ne peux pas profiter de l'eau enrichissante de leur solidarité. On se cache du soleil de la surveillance dans l'ombre du sentiment d'appartenance. Dehors, je brûle.

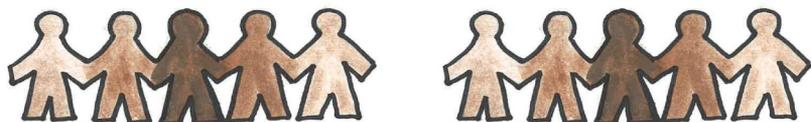
Ce sont les autochtones avec leurs identités collectives, connues, définies. On est de la même race. On a les mêmes racines européennes. On a les mêmes traits allemands. On reste solide, on reste vrai, et je resterai toujours à l'extérieur.

J'imagine un fantôme, une vision blanche de moi-même parmi eux. Parmi une source de silhouettes blanches. Je parle. Je ris. Je bois avec eux à la même source. Mais quand je pourchasse cette image, elle se volatilise à la fin. Elle est faite de la même matière que la mienne. Nous sommes des mirages.

Alors, je vagabonde encore. Je cherche l'endroit pour moi. Je cherche l'endroit où je puisse remplir le vide de mon identité. Où je puisse remplir le trou foncé dans ce monde blanc.

Sous le soleil de leurs regards fixes, je brûle.
La soif reste toujours.

Madina Jenks / Dominique Licops

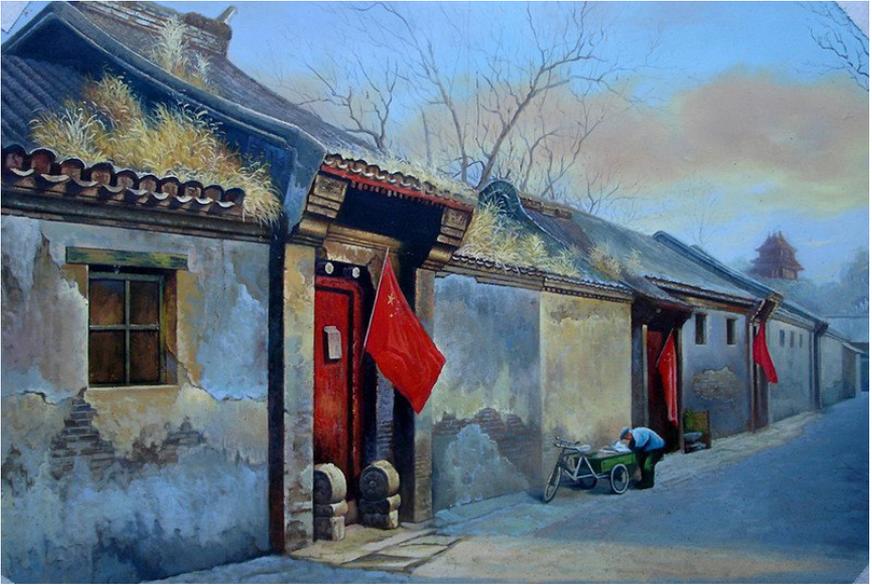


La résistance

(d'après Lao She, dans le style de Mme de Lafayette)

1937, Pékin.

C'était le premier jour de l'occupation de Pékin. Tout était silencieux, même les chiens n'aboyaient plus, laissant traîner leurs queues par terre, leurs pattes lourdes sur les pavés inégaux. Le drapeau japonais se voyait sur tous les toits et les gens baissaient les yeux presque inconsciemment pour pouvoir éviter de voir l'étoffe dégoûtante.



peinture de Hutong de Pékin (Lao Beijing Hutong)

La famille Qi s'était tassée dans la cour de sa vieille maison. Le grand-père Qi traînait ses pieds, en murmurant que trois mois de réserves de riz devraient être suffisantes pour tenir avant la libération. Il fixait son regard sur son fils aîné, Xuan, qui fronçait les sourcils. Celui-ci contemplait sa femme pendant qu'elle préparait le dîner avec la maigre farine, et il pensait à son travail. Xuan était enseignant à l'école primaire et il savait parfaitement que l'éducation ne serait plus la même avec l'arrivée des Japonais. Les écoles allaient être contrôlées par l'ennemi, et les enfants devraient apprendre la mort de leur pays à travers les envahisseurs...cette pensée lui était insupportable, et il se leva subitement en faisant un mouvement comme pour marcher. Grand-père Qi le regardait d'une manière étonnée, comme s'il

avait oublié sa présence. Xuan s'étonnait lui-même de se trouver debout, et s'asseyait de nouveau, en poussant un soupir profond.

Pendant le dîner, aucun d'entre eux ne prononçait un mot, et la radio était la seule à rompre le silence de mort. La farine cuite par la femme de Xuan était coagulée et sans saveur, mais même les enfants se taisaient face à l'atmosphère sombre qui régnait dans la cour. Le jour tombait et bientôt la maison était dans l'obscurité. Après le dîner, Xuan entra dans la chambre de son jeune frère, Rui, qui venait juste d'y rentrer. Il était allongé sur le lit et en voyant son grand frère, il se leva brusquement. Sans aucun préambule, il lui demanda d'une voix angoissée, "Est-ce que c'est vrai ? Les Japonais ont pris la ville ?"

"On disait à la radio que l'armée chinoise était en retraite. Mais on continue la lutte, les généraux Mao et Jiang ont promis qu'on allait reprendre Pékin et les provinces du sud ont également protesté contre l'action des Japonais. Nous sommes trop faibles pour gagner quoi que ce soit en ce moment. Le général Mao a constaté lui-même que nous n'avons pas de technologie, pas d'aide des autres pays..."

Il contemplait le visage pâle de Rui, et il hésita avant de prononcer les mots suivants. "J'ai entendu dire que plusieurs jeunes ont pris la fuite pour aider l'armée communiste. Je crois qu'ils sont partis vers le sud, avant qu'il ne soit trop tard. Le pays a besoin de nous en ce moment, les jeunes qui peuvent combattre..." Les yeux de Rui brillaient en entendant le mot "partis." Il était rempli d'espoir en ayant appris que les gens avaient commencé à partir, mais il avait caché ses sentiments aussitôt. Les frères demeuraient silencieux, en songeant à l'avenir du pays.

Après un moment, Xuan quitta la chambre pour s'occuper de ses enfants, qui jouaient dans la cour avec quelques branches mortes. Le garçon pointait une branche tremblante vers sa sœur en hurlant, "T'es morte, sale Japonaise ! On a gagné !" et la petite fille tomba, en faisant semblant d'être touchée par une balle. Mais ensuite elle se leva d'un bond et cria à son frère, "C'est à mon tour maintenant ! C'est toi qui dois faire le Japonais !"

Dans sa chambre, Rui ne savait quoi faire. Il savait qu'il avait une responsabilité envers sa famille. Ses parents vieillissaient et il serait trop injuste pour Xuan s'il partait. Mais il était jeune—à peine vingt ans—et les forces chinoises avaient désespérément

besoin de soldats comme lui. Est-ce que Xuan avait fait exprès de lui révéler une façon de sortir de la ville ? Chaque jour, chaque heure, chaque seconde coincé dans Pékin était une chance perdue. Il devait agir rapidement. L'armée japonaise allait bientôt fermer la ville pour s'assurer que personne ne pourrait en sortir. Mais est-ce qu'il aurait le courage de quitter tout ce qui lui était familier, de renoncer aux comforts d'une vie quotidienne pour un futur instable mais glorieux ? Rui sentait son cœur battre dans sa poitrine, et il levait les yeux vers le plafond, les poings fermés. Il avait pris sa décision.

Le lendemain matin, Xuan courut jusqu'à la chambre de son frère. Il ne savait pas pourquoi, mais il avait un pressentiment que la conversation d'hier l'avait changé. Il toqua à la porte mais après quelques moments de silence, il pénétra dans la chambre. Elle était propre et organisée, et sur la table Xuan trouva une lettre écrite de la main élégante de Rui.

“Grand frère, je pars. Je vais rejoindre les forces communistes afin de combattre l'armée japonaise. Je ne veux pas que toi et la famille viviez dans le désespoir pour toujours. Ne m'en veux pas de partir, et ne dis rien à nos parents; je ne veux pas qu'ils s'inquiètent de moi. J'espère que tu pourras comprendre ma décision...”

Les yeux de Xuan se remplissaient de larmes en lisant la lettre. L'eau coulait sur ses joues et mouillait le parchemin. Il était tout à coup saisi par un désir de partir avec son jeune frère, de tuer les Japonais qui osaient mettre les pieds en Chine. Il voulait protéger Pékin. Mais non. Il ne pourrait pas. Il était l'aîné, et qui allait soutenir la famille s'il partait ? Non, il ne pouvait pas abandonner sa famille. Il avait entendu des choses qui se passaient sous le contrôle des Japonais, et sans un homme pour gagner de l'argent, sa famille allait sans doute souffrir terriblement. Mais il ne pouvait pas rester ici sans rien faire, sans contribuer à la lutte. Il devait faire quelque chose, quoi que ce soit. Son devoir pour sa famille l'obligeait à rester dans cette vieille maison empoisonnée par le désespoir, mais cela ne voulait pas dire qu'il était impuissant. Il était enseignant, et il pouvait aider son pays à travers les jeunes et l'éducation. Oui, demain il irait à l'école, pour montrer que Pékin n'était pas encore battu.

Lys (Leslie) Liu / Joseph Derosier

Pace non trovo e non ho da far guerra

Francesco Petrarca

Pace non trovo, e non ho da far guerra;
I find no peace, yet fight no war.
e temo, e spero; ed ardo, e son un ghiaccio;
I dread, I hope. I burn, and I am ice.
e volo sopra 'l cielo, e giaccio in terra;
I soar above the heavens, and lie on the earth.
e nulla stringo, e tutto 'l mondo abbraccio.
I grasp nothing, and embrace the whole world.

Tal m' à in pregon, che non m' apre né serra,
Such is my prison that she neither opens or shuts.
né per suo mi riten né scioglie il laccio;
I am not hers, yet she will not loosen these bonds.
et non m' ancide Amore, e non mi sferra,
Cupid will not kill me or let me go,
né mi vuol vivo, né mi trae d' impaccio.
He cares not if I live and will not come to my rescue.

Veggio senza occhi, e non ò lingua et grido;
I see without eyes, and without a tongue I scream,
e bramo di perir, e cheggio aita;
I yearn to perish, and beg for help,
et ò in odio me stesso, e amo altrui.
I detest myself, and love another.

Pascomi di dolor, piangendo rido;
I feed on sorrow, weeping as I laugh.
egualmente mi spiace morte e vita:
Equally death and life displease me:
in questo stato son, donna, per voi.
I am in this state, lady, because of you.

translation by Kaileigh Riess / Alessandra Visconti

Gli stracci d'oro

Un re mi ha offerto uno scrigno pieno d'oro
così che io potessi sostituire i miei stracci
e trovare le comodità nella sua città
La terra dove la mia casupola risiedeva
Gli servirebbe per farmi un giardino
estinguendo le ferite del passato con un domani bellissimo
Purtroppo, Signore
A te, nelle tue pellicce, i miei stracci non sembreranno molto
ma sono il mio mantello
che commemorano la mia autonomia
il mio rifugio polveroso, dove dormo
con le volpi
Tiene il mio scettro -
l'inchiostro della penna della mia amica migliore
il cucchiaino arrugginito che ho usato
per combattere con mio fratello caramente defunto
e una dozzina di calze spaiate
da una madre che non vedo più
Quindi, devo declinare rispettosamente la tua offerta - il tuo
castello e il tuo oro
Tutto questo può essere poco o niente per te, ma il mio
castello è già qui

Ava Serra / Daniela Pozzi Pavan

L'avenir de l'humanité est en jeu

Le monde. On n'a qu'un monde. C'est un beau monde qui nous sert de maison, seule dans l'univers.

L'eau. Une quantité limitée d'eau fraîche existe. C'est une ressource indispensable qu'on doit protéger fortement.

L'air. On doit partager l'air entre nous. Est-ce que nous choisirons de respirer dans une atmosphère tragiquement polluée ?

L'atmosphère. On a une atmosphère qui se réchauffe. On ne peut pas continuer dans cette voie si on veut vivre des vies normales.

Les faits. Les faits qui décrivent la destruction du monde. Est-ce qu'on s'en souciera ou est-ce qu'on reculera sous la pression des grands industriels et des politiciens corrompus ?

Le monde. On n'a qu'un monde. C'est un monde que nous détruisons.

C'est nous. C'est nous à qui la faute et la charge appartiennent. Est-ce que nous agirons ou est-ce que nous ne ferons rien ?

L'avenir de l'humanité est en jeu.

David Osband / Marie-Thérèse Pent

Mon voyage en Corée

Quand j'avais dix-huit ans, j'ai été choisie pour représenter les États-Unis lors d'une grande compétition, appelée l'Universiade. J'avais été qualifiée pour cet honneur après ma prestation durant la compétition nationale d'hiver en 2014, mais je ne l'ai pas appris pendant les mois qui suivaient. Donc, en mai, j'ai été agréablement surprise de recevoir une invitation à participer à une telle compétition. Auparavant, j'avais déjà concouru étant en charge de représenter les États-Unis, mais cela s'était déroulé il y avait longtemps. J'étais heureuse ; mon invitation m'a fait vraiment plaisir.

J'ai découvert très tard ma sélection dans l'équipe des États-Unis pour cette susdite compétition, et je suis partie juste après quelques semaines. La compétition a eu lieu à Gwangju, en Corée du Sud, une petite ville au sud de ce pays. C'était mon premier voyage en Asie, mon premier voyage de ce côté-là du monde. Mes coéquipiers de l'équipe de plongeon ont tous voyagé ensemble, après s'être rencontrés à Los Angeles. Le vol était long, c'était le prix à payer d'avoir à traverser l'océan Pacifique. Après être arrivés, nous sommes descendus de l'avion, prêts à explorer ce nouveau pays. Nous sommes sortis de l'intérieur de l'aéroport, et puis nous avons ressenti nos premières impressions de la Corée.

Une foule grouillait avec véhémence autour de nous, pendant que des cris explosaient bruyamment. Beaucoup de personnes se précipitaient en hâte vers l'entrée de l'aéroport, bourdonnant d'inquiétude et d'impatience, appelant leurs proches par leur prénom, courant pour embrasser un ami. À l'arrière plan du chaos, je pouvais voir des panneaux publicitaires promouvant l'Universiade. Les insignes de l'Universiade brillaient de couleurs vives. Des bénévoles nous ont accueillis en Corée, souriants et chaleureux. C'était le moment où j'ai compris que cette compétition était plus grande, plus importante, plus belle que j'aies pu l'imaginer.

Cela n'était pas juste une compétition de plongeon. Il y avait vingt-sept sports qui étaient représentés, avec des participants venant de plus de 150 pays. Nous hébergions dans de grands immeubles, dans un village créé juste pour cette compétition. Nous dînions avec tous les participants dans une grande cafétéria, mangeant de la nourriture traditionnelle du pays qui nous accueillait. Il n'y avait pas de ségrégation entre les sports ni les pays. C'était vraiment comme de petits Jeux Olympiques moins connus.

J'ai été entourée d'athlètes : de grands athlètes, de petits athlètes minces, d'athlètes forts et musclés. Je n'avais jamais vu autant de jeunes comme moi-même : athlétiques, passionnés par leur sport, aimant tous les aspects du sport, leurs vies définies par leur prouesse sportive. Nous avons tous été sélectionnés pour représenter notre pays, le plus grand honneur. Nous étions tous similaires, bien que nous venions de pays différents, avec des histoires et cultures assez dissemblables. Nous étions tous des athlètes, visant les mêmes buts et les mêmes espoirs.

Je suis devenue amie avec beaucoup de personnes venant de plusieurs pays étrangers dans différents sports. J'ai parlé à l'équipe de football française en français. J'ai parlé à l'équipe de water-polo néerlandaise en hollandais. J'ai rencontré l'équipe de base-ball tchèque. J'ai rencontré tous les plongeurs ainsi que beaucoup d'autres, y compris des Britanniques, des Algériens, des Néo-Zélandais, parmi tant d'autres. Les amitiés que j'ai établies pendant les deux semaines que j'ai passées en Corée m'ont émue et m'ont profondément affectée.

Par conséquent, j'ai beaucoup appris pendant mon voyage en Corée. En participant à une compétition de classe mondiale contre des olympiens et d'autres athlètes expérimentés, j'ai compris ce qui crée une vraie compétition mondiale. Pour la première fois, je me suis rendu compte que je pouvais défier des plongeurs doués, je pouvais être la meilleure plongeuse du monde. Mes rêves des Jeux Olympiques ont été renforcés. Ma médaille de bronze me l'a prouvé ; j'ai acquis beaucoup de confiance en moi-même. En plus, le cadre de cette compétition m'a montré les liens qui se forment entre les personnes qui sont différentes mais qui sont liées par le sport. Cette idée m'a indiqué le pouvoir du sport et de la vie sportive, et m'a inspirée à penser que le sport pouvait être utilisé pour améliorer le monde. Dans ce cadre, bien que tous les participants aient été différents, ils pouvaient tous bien s'entendre entre eux. Cela m'a montré la possibilité de l'amitié mondiale qui provient des liens créés par le sport. Cette expérience a fait de moi l'athlète que je suis aujourd'hui.

Olivia Rosendahl / Marie-Thérèse Pent

Zaino

Come si dice zaino in americano?

Lo chiamo contenitore. Libri, picnic, spartiti, orari, biglietti, palloni da calcio, giacche, alcool, non importa cosa metto dentro. È comodo e non mi giudica mai.

Lo chiamo compagno di studio, musica e turismo. Ha visto l'interno di librerie, aule di prove, musei. Mi accompagna in città straniere, aeroporti, uffici e, se sono fuori quando gli amici chiamano, bar e anche posti più strani.

Lo chiamo raccoglitore di spazzatura. Sabbia, erba sintetica, pezzetti di carta, involucri, tutto hanno trovato la loro strada lì dentro in un punto o nell'altro.

Lo chiamo fonte di paura. Tante cose ho messo dentro con apprensione. Non sarò mai capace di cantare quella canzone, leggere quel testo, memorizzare tutti quei dati. È troppo pieno? Cosa succede se si rompe all'aeroporto? Se il mio sacco con il pranzo unge i libri? Ma dove sono i miei auricolari? I miei colleghi penseranno certamente che io sia un bambino, perché l'ho portato al lavoro.

Lo chiamo fonte di coraggio. Tante cose ho messo dentro con fiducia. È bello tutto questo studio, ma è l'ora di difendere la tesi con la professoressa, mi sono preparato. Ho ancora un po' di spazio per quel souvenir che volevo portare ai miei.

Vanno dentro gli asciugamani, la crema protettiva, gli occhiali da sole per un giorno in spiaggia con la mia ragazza. Quanto fortunato sono di avere una vita così, con uno strumento che mi aiuta ... sempre.

Blake Scott / Paola Morgavi



Je caresse du bout des doigts le lointain si proche,
Je me love, apaisée, dans l'étoffe cotonneuse.
Perspectives inconnues, reconnues,
Traverser les nuages.

Les mots écrits, les mots murmurés,
Phrases détachées, formules alambiquées
D'une langue étrangère devenue mienne.
Royaume des songes dont je suis la reine,
Blancheur vaporeuse dans laquelle je plonge.

Et puis doucement, je découvre sans reproche
La puissance de mes rêves, immensité mystérieuse.

Et je m'endors, quelquefois,

Entre les pages.

Céline Cotton

Un Rêve Léger

La fraîcheur de l'air contient toute la nervosité optimiste de la saison qui est arrivée. Libéré du poids de l'été, l'automne tombe doucement sur les toits de Paris, sur les trottoirs qui inspirent un tempo plus lent, sur les matins trempés de brume ensommeillée. Une saison à la fois éphémère et sereine imbibée de la magnificence d'être. La chaleur des cafés qui séduit les passants avec l'arôme de l'expresso ; les coins clandestins des restaurants ; la probabilité de rencontrer de parfaits étrangers. A travers les veines de la ville, des inconnus, portant en eux leurs petits espoirs et leurs défaites, s'élancent courageusement dans les rues et dans le métro.

En étant seul à Paris, on prend conscience de chaque expérience corporelle et sensorielle – le pain craqué sur la blancheur austère de la nappe au restaurant, le parfum des châtaignes flottant dans la rue, la sensation des feuilles orange rouillées, mouillées sous les chaussures, et le premier goût du vin sous les lumières affaiblies. C'est la saison parfaite pour se retirer derrière les feuilles encrées des journaux et pour se perdre dans des livres écornés, pour espionner des conversations sur le climat politique et les scandales, pour s'immerger dans le remue-ménage des Parisiens qui retournent à la normalité après de longues vacances.

En errant dans la rue Bonaparte, chaque pas témoigne des strates d'histoire de cette noble ville. Dans ce paysage merveilleux du flâneur, on passe devant des vitrines diverses qui ont reflété des rues plus brutes dans lesquelles Sartre et Baldwin avaient erré. Des voitures garées précairement entre des vélos et des camionnettes de livraison remplissent la rue. Une rangée d'immeubles blancs crème, écrus et rose clair qui ont été transformés en devantures chics, entre les serre-livres des pâtisseries vert cendré ou des restaurants dont les terrasses sont protégées par des auvents festonnés. On se détache à la façon de Baudelaire, en consommant des yeux cette modernité de la vie urbaine. Impénétrables au froid, les gens dans leurs manteaux aux couleurs muées se dépêchent sans effort dans un calme parisien. L'extravagance absurde d'un chien vêtu d'habits de haute couture, des arbres nus qui ressemblent au treillage en fer sur les balcons, la peinture ébréchée sur les façades extérieures des immeubles.

Aux premières minutes du crépuscule, les lumières jettent une lueur douce et mélangée de brume qui plane au-dessus de la ville. Si on permet aux yeux de se déconcentrer, les figures plus nettes font apparaître un monde brouillé et impressionniste. Grâce au changement de saison, le cadeau d'une heure de plus de nuit pendant laquelle l'air frais pourra purifier l'atmosphère. Des fenêtres, en exsudant une lueur rose, chuchotent les secrets qui se cachent dedans. Revigorés par une dynamisation de la nuit, des Parisiens se promènent sur les pavés qui reflètent parfois la brillance des réverbères.

Les Deux Magots, où la génération perdue a abandonné les contraintes américaines pour communier une libération intellectuelle et sociale, où on pourrait presque imaginer le Paris de Hemingway une

cigarette et un verre de cognac à la main, ce café qui est devenu plein à craquer d'intellectuels modernes portant des lunettes en écaille presque prétentieuses, qui s'interrompent d'écrire leurs chefs-d'œuvre sublimes pour boire de petites gorgées de café crème posé sur une soucoupe. Les Deux Magots où, maintenant, un costard-cravate enjôlé se dissout à l'écran du portable. La femme en face de lui, maquillée d'un rouge aux lèvres intense, regarde l'heure sur sa montre en or en exprimant son mécontentement avec un soupçon d'amusement sec. Eloignés l'un de l'autre, les deux souffrent malmenés par la condition moderne, un jeu non prononcé de ne pas être attaché, de ne pas trop espérer, de ne pas oser se livrer, de s'asseoir face à un autre et d'avalier des huîtres hors de prix d'un plat commun sans vraiment ne rien partager. C'est une histoire à la fois tragique et attirante ; ou, peut-être, voudraient-ils simplement de temps en temps dîner avec quelqu'un d'autre ?

Etre seule, en tant que caméléon, c'est la beauté de l'anonymat romantique. La légèreté de ne laisser aucune trace et de ne rien prendre, de ne pas déranger le consensus de tranquillité formé par les citoyens. La romance de se vêtir d'une robe noire, de glisser dans la nuit en sachant que, pour le moment, on ne doit pas décider ce qu'on veut être. Le mystère des coups d'œil furtifs et des bonjours sans conséquences. En mangeant toute seule, rien ne peut diluer les sensations. Au lieu de la solitude, on ressent du contentement, de la totalité. Le temps ne se presse pas ; ici, il est essentiel qu'on s'attarde un peu, qu'on fasse semblant d'être à l'aise dans le style parisien, qu'on regarde par la fenêtre paisiblement. Et en apercevant le reflet de soi-même dans le reflet du verre, on se demande s'il serait possible de recréer ce sentiment après avoir dû quitter Paris.

Teinté d'appréhension à l'idée d'errer dans la nuit seule, on peut choisir égoïstement d'aller n'importe où. C'est un exercice de méditation interne alors qu'on fait partie d'une expérience collective. Dans l'univers énorme contenu au sein de cette ville, on peut rêver les rêves qu'on avait peur de dire tout haut ; on peut croire que le temps a ralenti pour nous donner un répit temporaire et magique.

Au fond de soi-même, on sait que le Paris qu'on inventait n'aurait pas pu être vrai. Les personnes réelles ne cherchent pas sous les photomaton du métro à scotcher d'autres vies déchirées ; elles ne gaspillent pas des heures sans fin dans les salles de musée ; elles ne font pas du vélo le long de la Seine, une baguette au creux de leur bras et des fleurs dans un sac. Au milieu de la ville, les tensions persistent, et les personnes éprouvent des vies imparfaites. Malgré qu'on sache tout ça, malgré la réalité de la vie, on demeure des créatures désespérément optimistes. Contre tout jugement rationnel, on se préserve un fragment de rêve enfoui dans cette rue en l'automne.

Iris Dew / Marie-Thérèse Pent

Le Cinquième

I

Rue Saint Jacques

Il y a aujourd'hui six mois quatorze jours que je me suis réveillée au bruit de toutes les cloches qui sonnaient. Celles de la cathédrale Notre Dame étaient les premières et les plus fortes, résonnant de l'autre côté de la Seine. Puis, l'Église Saint-Julien-le-Pauvre à son tour, faisant trembler le lustre avec son grand bruit. Finalement, ont résonné les cloches de l'église Saint-Séverin. Encore plus puissante, la fin de sa chanson marque la nouvelle heure, et aussi un jour nouveau.

Ce n'est cependant pas un jour duquel le reste du monde doit se souvenir comme d'un moment pivot de l'histoire du monde. Mais, le 19 août 2016 est crucial dans l'histoire de ma vie. Il a déclenché en moi une nouvelle époque de croissance, d'exploration, et d'amusement. Rien de notable dans cette journée pour tout le monde. Ce n'était ni une révolution, ni un événement tragique, ni un moment de célébration sociétale. Non, c'était juste la première fois que j'ai préparé une cafetière dont j'ai lentement siroté les tasses sur la terrasse, en écoutant les sons de l'éveil du cinquième arrondissement. Et ainsi, la plus grande aventure de ma vie a débuté.

II

Monsieur le Professeur

– Attention ! Alors ! On commence tout de suite ! criait le professeur. Même si la séance était censée avoir débuté il y a presque dix minutes, la classe me semblait toujours comme un café à vingt heures le vendredi. Cette salle de classe ne ressemblait pas à une salle aux États-Unis. L'architecture de Napoléon avait survécu d'une manière ou d'une autre, même au cinquième étage de ce bâtiment de Sciences Po. Tandis que des murs blancs pourraient sembler mornes dans d'autres cas, ici, ils s'associaient bien au style orné.

À contrecœur, mes camarades de classe ont arrêté leurs conversations animées de l'été et ont repris leurs places. J'ai continué à faire ce que j'étais en train de faire : je me suis assise en silence, espérant que personne ne me remarquerait et ne découvrirait mon accent américain.

J'ai regardé attentivement par la fenêtre la petite rue du style classiquement parisien. Une brise de l'été faisait bruisser les nouveaux carnets de toute la classe.



III Place des Vosges

L'automne est arrivé tôt cette année-là. Le Marais a été peint en orange. Avec une grande écharpe, qui ressemblait à une couverture pour un lit, enveloppant mon cou, j'ai flâné jusqu'à un banc public. Un couple parisien, juste un peu plus âgé que moi, s'est assis du côté opposé. Ils se parlaient rapidement, gesticulant. J'étais en train de lire mon livre préféré, *Gatsby le magnifique*, quand une femme d'âge moyen s'est approchée de moi.

– Excusez moi, mademoiselle. La fierté de ses cheveux gris et son ensemble complètement noir et classique m'ont indiqué sa ville natale.

– Où est-ce qu'on peut trouver le musée Picasso ? Je pense que je suis perdue – imaginez !

J'ai répondu avant qu'il me soit apparu ce que cette interaction signifiait.

– Elle me considérait comme une parisienne ! me suis-je dit. Mes compagnons de banc m'ont regardée, des questions dans leurs yeux.

J'ai fermé mon livre, j'ai mis mes lunettes de soleil noires, et je suis allée à mon bien-aimé restaurant de falafel, la chanson « la vie en rose » dans mon esprit.

Katherine Bauer / Joseph Derosier

L'équilibre de la paix

Ils dérivent paisiblement tout au long de la vie, comme un cygne galant sur un lac. Aux États-Unis, on vit simplement si la couleur de sa peau est blanche, une brise tranquille dans une journée printanière ; pour les autres, on doit lutter contre la société, contre les stéréotypes, et contre l'oppression chaque jour. Dans le creuset qui crée les États-Unis, il n'y a vraiment pas beaucoup de tolérance pour ceux qui divergent de la norme. Bien que ces citoyens soient innocents, de nombreux gens noirs, hispaniques, se retrouvent au coffre moyennant la triste réalité de la discrimination raciale.

De temps en temps, les interpellations deviennent violentes sans raison, les policiers deviennent brutaux, tuant ceux qu'ils voulaient arrêter et gérant mal les incarcérés. Mais, ceux qui sont liés à ces incidents de brutalité policière décrètent qu'ils ne sont que des bavures, ils ne sont que des incidents poisseux, mais isolés. Si cela est vrai, pourquoi se passent-ils tout autour dans le pays entier ? Pourquoi continuent-ils à se produire ? Il y a beaucoup de cas où des gens innocents sont dépouillés de leurs droits les plus fondamentaux, de leur humanité lors de confrontations policières, alors qu'ils n'ont rien fait. Les gens non blancs sont la proie de la société.

La peau, la douceur de l'humanité. Nos coutumes, nos cultures ; elles sont toutes différentes pour chaque personne. Nous partageons les mêmes peines, les mêmes épreuves, les mêmes joies. Malgré la couleur de la peau, nous sommes tous des êtres vivants qui faisons des rêves. Si nous ne tentons pas d'accorder les mêmes chances à chaque personne, en incluant celle de ne pas être traquée pour un crime que l'on n'a pas commis, nous devons changer d'attitudes concernant la race. Nous, les citoyens des États-Unis ne pouvons plus trahir notre diversité ; il est important que nous nous efforcions d'aider nos frères et nos sœurs non-blancs à se soustraire à l'oppression pas seulement des policiers, mais aussi à celle de la société.



photo par Sylvana Caruso

Des questions demeurent : qui est coupable de la brutalité policière ? Le système de police lui-même ? Le racisme dans la société ? Initialement, les défis des incarcérations injustes et inutilement agressives provoquent beaucoup de gens à se méfier de la police, mais peut-être que l'on doit déplacer cette culpabilité à la société entière. Bien que l'on puisse reconnaître les origines de la brutalité dans les idées du pouvoir et de la justice, on ne peut pas retirer toute confiance envers les policiers, et surtout pas envers la société. Si nous instaurions cette règle d'Isaac Newton, pour chaque évènement arbitraire, il existe une action contraire pour contribuer à l'amélioration du monde ; il y aurait ainsi plus d'espoir.

Danielle Hojnicky / Marie-Thérèse Pent



photo par Céline Cotton

L'Histoire d'Isabel

Les immigrants Péruviens constituent un des principaux groupes d'immigrants au Chili. La proximité entre les deux pays a conduit à beaucoup d'immigration à travers l'histoire. Toutefois, l'immigration péruvienne a augmenté considérablement depuis la fin du 20ème siècle. Les immigrants péruviens apportent beaucoup de bonnes choses au Chili, comme leur cuisine délicieuse, leurs beaux textiles, et une vue différente du monde. Cependant, ils font face à beaucoup de racisme et de discrimination. En raison des tensions historiques entre les deux pays et les craintes économiques, une grande partie de la population chilienne est très hostile envers les immigrants péruviens.

Bien que je connaisse certains immigrants péruviens qui sont bien nantis et très instruits, la majorité des immigrants péruviens sont pauvres et ils viennent au Chili pour trouver de meilleures opportunités. Quand j'étais petite, j'avais une nounou qui était l'une de ces immigrantes. Contrairement

aux Etats-Unis, il est très commun au Chili d'avoir une nounou si vous êtes de la classe moyenne ou supérieure. C'est un travail qui est souvent rempli par les femmes péruviennes. Ma nounou s'appelle Isabel et elle avait voyagé du Pérou avec son mari. Elle a mentionné que les Chiliens n'étaient pas toujours accueillants. Elle a partagé aussi qu'elle avait parfois le mal du pays et que le Pérou et sa famille lui manquaient. Néanmoins, je ne sais pas si le retour au pays natal était une option réaliste pour elle. De plus, elle était déterminée à lutter pour avoir droit à une vie meilleure, surtout quand elle a eu un bébé.

Elle a travaillé très dur et elle était très responsable avec ses économies. Pour cette raison, quelques années après son arrivée au Chili, elle a pu acheter une petite maison avec son mari. Je me souviens comment ma mère m'a expliqué que c'était une réalisation très difficile et importante. J'étais très heureuse pour Isabel et sa famille. Isabel était non seulement travailleuse mais elle était très talentueuse et affectueuse. Sa cuisine était délicieuse et elle nous a toujours rapporté des spécialités et des friandises fraîches du Pérou. Connaître Isabel a été une expérience merveilleuse et j'étais très triste quand elle a cessé de travailler quand elle a eu un deuxième bébé. Écrire cette histoire m'a rendue très nostalgique et je pense que je vais demander à ma mère son numéro de téléphone afin que je puisse lui envoyer un message sur WhatsApp.

Cette histoire est une des raisons pour laquelle je crois qu'il est très regrettable que les immigrants ne soient pas bien traités dans le monde entier. Les préjugés sont nocifs et ignorants. Tout le monde mérite le respect et la gentillesse, d'où que vous veniez ne devrait pas changer cela. Les immigrants comme Isabel ont de grandes choses à partager et quand un pays se ferme à l'immigration, il ne se développe pas. Je dis cela parce que la diversité est ce qui nous sauve de la stagnation.

Sofía Rivera Sojo / Katia Viot-Southard

Pesce di Fuoco

Ispirato allo stile di Dino Buzzati ne "La moglie con le ali"

Aziz è un ragazzo taciturno, ma non per questo introverso. Semplicemente è uno di quei giovani, che non sanno molto come interagire con l'esuberanza maschile dei propri coetanei ed ancora di meno con la furbizia felina delle sue compagne di scuola. Frequenta il penultimo anno del liceo Queen Rania ad Aqaba, in Giordania, ed ha 16 anni. Dal cortile della scuola si vede benissimo il confine con Israele, a soli 2 chilometri, una distesa di reti metalliche e filo spinato molto poco invitanti. Continuando lungo la costa del golfo, sull'altra sponda del Mar Rosso, una decina di chilometri più avanti, comincia l'Egitto.

Scendendo dalle scale della scuola interroga il suo amico Rashid: "Come sarà la vita dall'altra parte del confine con Israele?", "Non lo saprai mai", rispose Rashid, "non ci possiamo andare e va benissimo così. Non aggiungere dei problemi ai tanti che già abbiamo", aggiunse preoccupato. "Ed in Egitto? Si vede da qui benissimo!", insistette Aziz incurante. "E come ci arrivi, a nuoto?", ribatté pragmatico Rashid, che non aveva capito che alla seconda domanda un giovane musulmano poteva rispondere più facilmente. I sedicenni della scuola non amavano molto le domande difficili...

Bah, pensò Aziz, si potrà pur avere qualche sogno alla mia età, mentre i suoi sandali di cuoio sabbiosi avevano ripreso il cammino di casa, a memoria, come tutti i noiosi giorni. Si stava facendo sera, più o meno l'ora della preghiera a giudicare dalle urla che si sentivano dai minareti, e guardando la mezzaluna argentata in cima all'antica moschea Sharif Hussein Bin Ali, sul lungomare, ad Aziz venne voglia di uno spuntino. "Un sacchetto di qattayef per piacere", chiese all'anziano cuoco, che dentro alla sua roulotte convertita, preparava, per l'appunto, deliziose frittelle a forma di mezzaluna coperte di glassa e pistacchio. "Benissimo", rispose il vecchio, "fra la preghiera e scegliamo lo spuntino, eh? Lo sai che la mezzaluna in cielo è il messaggero dei nostri sogni? Lo diceva sempre mia nonna. I tuoi sogni si avvereranno di certo, dopo che mi avrai pagato!". "Ecco qua", disse Aziz estraendo due monete e allontanandosi verso la battigia per gustarsi il suo acquisto.

Nel cielo sopra il Mar Rosso, il rosa della sera gradualmente diventava giallo, poi azzurro, blu e blu scuro, alzando lo sguardo, Aziz incontro una prima pallida mezzaluna che lo guardava invitante. Riabbassando gli occhi vide il riverbero argenteo della luna che cominciava a specchiarsi nelle limpide acque del mare. "Non ci saranno mica confini e fili spinati anche sottacqua?", si interrogò soprappensiero. "Scoprilo tu stesso! La risposta è davanti a te"

tuonò una voce diffusa. Aziz non riusciva a capire da dove potesse venire la voce. Non c'era nessuno sulla spiaggia, era l'ora della preghiera, il mare non parla, la luna forse? "Non scherziamo", disse fra di sé e prese la via di casa. "Ti sei inchinato in preghiera?", chiese ritualmente la madre. Dopo averle mentito in risposta si ritirò in camera sua pensando alla giornata.

Il mattino seguente, nonostante non fosse nelle sue abitudini adolescenti, si alzò presto. Aveva avvertito uno strano prurito tutta la notte, fra le dita dei piedi, e fra le dita delle mani. Esaminandosi bene notò che la pelle fra le dita dei piedi si era gonfiata. Per prudenza si mise delle scarpe da ginnastica invece dei soliti sandali. La sensazione di gonfiore continuò per tutta la giornata fino a sera quando tolte le scarpe da ginnastica era chiaro che i suoi piedi avevano ormai la forma di un piede di papero. Impossibile nascondere alla mamma, che quando vide cos'era capitato al figlio quasi svenne. "Figlio mio che questo sia un castigo di Allah? Sei sicuro di avere pregato devotamente?", si preoccupò la mamma – sapendo che non avrebbe ricevuto risposta. Fu in quel momento che si accorsero entrambi che lo stesso gonfiore rosso era visibile fra le dita delle mani. Ma se era possibile nascondere i piedi in scarpe chiuse che fare con le mani? Mica si potevano mettere i guanti a 37 gradi!

Il giorno dopo per fortuna era venerdì e non c'era scuola. La vita di Aziz stava per prendere una svolta importante e combattuto tra il timore e la curiosità, salutò la famiglia ed inforca la bicicletta, verso le 9:10, prima che facesse caldissimo. Percorse la strada statale 90 verso le spiagge del Sud, in direzione Arabia Saudita, dove sicuramente poteva trovare meno gente che conosceva. Dopo l'acquario, svoltò a destra verso Tala Bay. Arrivato in spiaggia, chiuse la bici col lucchetto, si tolse camicia, scarpe e berretto e si tuffò nell'acqua turchese del Mar Rosso. Nel frattempo la pelle fra le sue mani copriva benissimo lo spazio fra le dita. Insieme ai piedi da palmipede la sua nuotata era diventata potente e velocissima. Sabato mattina ritornò nello stesso luogo provvisto di maschera e si rituffò in acqua da un pontile vicino. Con la maschera si rese conto per la prima volta dell'incredibile e meraviglioso mondo sottomarino, con coralli e pesci di tutti i colori. Nuotava eccitato attraverso questo paradiso subacqueo, quando vide dinnanzi a sé, non lontano da un pilone del pontile, uno strano pesce striato, color rossiccio scuro e vaniglia, con 2 antenne più spesse che sporgevano dalla testa, molti aculei ritti sulla schiena, ed un ventaglio di aculei di diverse dimensioni che sporgevano dai fianchi e dalla pancia del pesce, provvista anche di larghe pinne trasparenti. Nonostante l'animale fosse perfettamente immobile, emanava un'aura strana quasi elettrica, magneticamente attraente, propria di tutte le cose pericolose o

velenose, come i funghi o i serpenti.

Aziz si avvicinò con cautela, quasi ipnotizzato e si fermò a guardare, immobile anche lui. Si rendeva conto che stava perdendo la cognizione del tempo e dello spazio ma non si accorse che il pesce stava scendendo lentamente verso il fondo del mare allontanandosi dalla riva allo stesso tempo.

“La risposta è davanti a te!”, riecheggiò la stessa voce che aveva sentito qualche giorno prima. Il pesce leone si girò e gli chiese: “non volevi sapere se c'erano confini sott'acqua? Seguimi allora, oramai sei dei nostri!”. Aziz rimase quasi pietrificato sorprendendosi di come la natura riesca quasi sempre a mettere rimedio alle sciocchezze degli uomini. Cauti, cauti, cominciò a seguire il pesce facendo bene attenzione a non toccarne le escrescenze velenose. “Togliti quella maschera, non ti serve più”, consigliò la guida sottomarina di Aziz. E così fece, incredulo per quello che gli stava capitando, inebriato dalla profonda sensazione di libertà. Attraversarono barriere di corallo, cosparse di pesci coloratissimi, alcuni a strisce gialle e nere, altri coi colori verdi, rosso e giallo del pappagallo, altri ancora dall'aspetto incurante e pacifico, mentre le murene ansimavano a bocca aperta in attesa di una preda. Si meravigliò di non sentire il bisogno di respirare e non sapeva bene se era prossimo alla fine, come accade a molti subacquei, o se la sua trasformazione in essere acquatico era completa. Sul fondo del mare vide un barattolo che rovinava un po' l'idillio tropicale – “che strani caratteri”, pensò fra sé, “sono uguali a quelli che si vedono attraverso il filo spinato. Ma allora...”, “...siamo in Israele”, anticipò il pesce leone, “e come vedi non c'è ombra di confine, filo spinato, o pesci diversi. Solo la spazzatura che versate in mare voi umani è leggermente diversa, ma comunque la buttano tutti, egiziani, israeliani e giordani, per non parlare dei sauditi che il mare non lo amano affatto, a meno che non vi sia uno strano liquido nero, che a voi piace tanto”, pontificò il pesce guida.

Cominciarono ad apparire altri pesci leone, di diverse taglie, ma uguali nel colore, ed Aziz vide che erano seguiti anche loro, da giovani con le mani ed i piedi palmati. “Se questi ragazzi sono nemici, qui finisce male”, si preoccupò il giovane giordano, che di zuffe fra ragazzi al confine ne aveva viste succedere diverse. “Non ti preoccupare”, rispose il pesce leone, “siamo velenosissimi per una ragione e nuotiamo più veloci di voi. Per ordine del Re del Mare, alla prima baruffa noi pungiamo, e sono dolori per tutti. Quindi non passa in testa a nessuno di osservare le leggi terrene qui”, affermò fiero il pesce. Alla sua destra Aziz scorse un altro pesce dietro al quale nuotava una ragazza dalla carnagione un po' più chiara della sua,

due occhi verdi che sembravano illuminare il mare, i capelli raccolti, ma si poteva vedere bene che erano lunghi e ricci, e combinazione, le stesse estremità palmipedi di Aziz.

“Chi sei?”, chiese il ragazzo timidamente. “Sono Rebekkah”, rispose, “e volevo vedere se in fondo al mare ci sono dei confini come li abbiamo noi”. Mentre stava per rispondere, Aziz si accorse che ogni risposta sarebbe stata banale o di maniera, e decise di stare un attimo in silenzio. La ragazza sorrise, ed Aziz parve di veder sorridere anche il pesce leone, e si pizzicò sull’ avambraccio destro senza sentire niente. Allungò la mano e delicatamente prese ad accarezzare la mano di Rebekkah con lenti movimenti rallentati ancor di più dall’ acqua densa. Il pesce si era allontanato ed i due ragazzi erano soli in una splendida grotta di corallo rosso. “Non dovrei parlare con un giordano, sono ebrea”, si lamentò Rebekkah, ma i pesci colorati avevano cominciato a girare intorno ai due, come in una danza nuziale subacquea. “Si vede che la natura è molto più comprensiva degli abitanti di Eilat e di Aqaba”, pensò Aziz, e si abbandonò a quel momento squisito.

Mentre lentamente, un po’ stordito, emerse dall’ acqua splendida del suo mare accarezzato dagli ultimi raggi di sole, Aziz si accorse asciugandosi che le sue estremità stavano perdendo la pelle distesa fra le dita di mani e piedi.

Arrivato a casa decise di non raccontare nulla alla famiglia e prima di uscire, esaminò il suo avambraccio destro dove vide il segno rosso di un pizzicotto. Annuì allo specchio si infilò le scarpe e si diresse verso la moschea dove aveva visto la mezzaluna argentea qualche giorno prima. L’imam ‘Brahim lo accolse e dopo aver sentito la sua storia lo accarezzò sulla guancia e disse: “per capire Dio, spesso è necessario scendere agli abissi caro Aziz, vedi che la mezzaluna trasporta i tuoi sogni? Goditi la tua esperienza e chissà se trovi qualche ragazza ad Aqaba che assomigli a Rebekkah”.

Ma il giorno dopo a scuola, in cortile guardò verso ovest: gli sembrava che il filo spinato fosse stato rimosso e sentì una fortissima voglia di varcare il confine.

Leah Broger / Alessia Ricciardi

Un Altro Mondo

Le parole sono proibite. Le foto anche. Vive solo il silenzio.

Cammini per un piccolo corridoio antico e ti fermi davanti ad una porta. Aspetta. Aspetta. Aspetta. Aspetta. Finalmente entri, fai un passo in un altro mondo. L'aria è differente. Sei appena entrata...

Guarda intorno e stai in soggezione. Dove guardare? Dove guardare? Guarda su o avanti, su o avanti. Non perdere i lati. Non perdere il pavimento. Non perdere niente.

Le parole non sono permesse ma non ce ne bisogno. Ammutolito. Immobile. Ricorda di respirare.

Assorbi le storie. Trova ciò che hai visto nei libri. Ricorda tutto ciò che hai imparato. Guarda la creazione. Guarda fissamente. Guarda fissamente le mani. Quasi si toccano ma appena no. Vuoi toccare ma non puoi.

Cammina intorno per assicurarti di afferrare tutto, ma fermati perché non vuoi dimenticare questa sensazione. Guarda o senti. Guarda o senti. Forse recepisci?

Bisogna uscire. Resti ancora e non uscirai mai. Diventerà troppo e non lascerà lo stesso impatto. Perderà la sua bellezza, se è possibile.

Torna indietro alla realtà. Adesso, è diversa. Niente è bello come prima. Tutto è diverso. Esci ma con l'esperienza. Giudichi tutto basato su di esso. Prova a tornare alla tua vita normale, ma non puoi. Sei cambiata.

Laine Kaehler / Tom Simpson

Le samedi matin

On s'est réveillé le premier. On gardait les yeux fermés, en jouissant de la chaleur intime des couvertures. La chambre était peu illuminée, les premiers rayons doux de la lumière du matin commençaient à grimper sur les murs, à ramper sur le lit qui la protégeait. On a pu sentir la venue d'un nouveau jour. C'était le temps de se lever. On a émergé soigneusement de son cocon, les yeux chassieux. Comme un somnambule, on a trébuché à travers la chambre en cherchant ses lunettes, mais sans lunettes il était impossible de les trouver. On a continué de se préparer à l'aveuglette. Les jambes comme celles d'un faon, les doigts maladroits.

Et pendant tout ce temps, le monde s'éclairait. Distraitement on a allumé la cafetière, on a nourri le chien, on a apprivoisé ses cheveux en bataille. Le silence, sauf le traînement de pieds sur la moquette, sur le sol. On attendait le café, assis à la table, la tête appuyée dans le creux de la main. On commençait à se rendormir juste quand la sonnette a retenti. Désorienté, on est allé vers la porte d'entrée et l'a ouverte. Il n'y avait personne.

La lumière et la fraîcheur du matin l'attendaient à la porte. Elles lui écorchaient gentiment le visage, en même temps rassurantes et intimidantes, familières et palpitantes. Les jambes comme celles d'un faon. Les doigts tremblants. On a enterré les mains dans les poches du peignoir pour les réchauffer, et on y a trouvé les lunettes tout au fond là-dedans, enfin. Au moment où on les a mises sur le visage, un éclat éblouissant. Tout à coup, le soleil est apparu à l'arrière d'un bâtiment. Les pupilles se sont dilatées, on a été plongé dans un monde étincelant, céleste, éphémère. Les yeux se sont adaptés ; on a été libéré de sa cécité et on a vu le monde à nouveau.

Katharine Cusick / Marie-Thérèse Pent

Entre les Bleus

Elle a regardé en bas. L'océan était loin. Elle a regardé en haut. Le ciel, aussi. Ce qui était proche d'elle, c'était le rocher escarpé sous ses mains, le seul contact qu'elle avait avec cette terre entre les deux grands bleus. Comment se trouvait-elle dans cette situation précaire, sur cette pente verticale, ses poignées de pierre friable menaçant de se désagréger sous ses doigts tremblants ?

Réchauffée par le soleil hawaïen et rafraîchie par le vent salé de l'océan Pacifique, elle était sur Koko Crater, un cratère de 368 mètres de hauteur, situé à l'extrémité sud-est de Honolulu.

– Au sommet, il y a un poste de guet avec des bunkers militaires, utilisés pendant la deuxième guerre mondiale, a dit son copain avec qui elle passait des vacances à Hawaïi.

– Comment est-ce qu'ils transportaient leur alimentation ? À pied comme nous ?

Il a ri.

– Non, pas du tout. Ils n'avaient pas le temps de faire de la randonnée. De l'autre côté de la montagne il y a une voie ferrée grâce à laquelle on acheminait les munitions jusqu'à la cime. Maintenant, on utilise la voie ferrée comme une volée d'escaliers. Nous monterons par le sentier du côté est mais nous descendrons par ces escaliers à l'ouest.

Il parlait d'un air calme, comme si la randonnée allait être une promenade dans le jardin. Au début, il avait raison, le trajet était assez simple. Jusqu'à ce moment-là, elle n'avait eu besoin que de ses pieds pour monter. Mais là, accrochée à la paroi rocheuse, elle ressentait une crainte sourde au fond de son corps.

Elle a regardé en bas. Elle était trop haut et la pente trop raide. Elle ne pouvait pas s'en sortir. Si elle essayait de redescendre, elle tomberait. Le prochain plateau n'était qu'à un mètre au-dessus de sa tête mais elle n'était pas une varappeuse aguerrie. Comment garantir qu'elle pourrait gravir ce mètre ? Elle n'avait pas assez de confiance en elle pour continuer.

– Ça va, là ? , lui a demandé son copain, Qu'est-ce qui se passe ?

- Je suis coincée. Je ne peux ni redescendre ni monter.

Toujours plein d'humour, même dans les moments entre la vie et la mort, il a ri à nouveau.

- Bon, tu peux rester là toute ta vie si tu veux, a-t-il répondu avec un sourire. Il semble que t'aies pas le choix. Allez, monte. Je te suis.

Dans son état instable, elle était énervée par la nonchalance de son copain mais ce qu'il venait de dire avait changé quelque chose. Dans le temps qu'il faut entre deux

souffles, elle a senti la crainte se métamorphoser comme une chenille en papillon. La peur n'était plus une angoisse mais un grand sentiment de joie, tout gonflé, rempli de couleurs vives, une bouffée d'air dans son cœur qui la soulevait comme le vent soulève les feuilles. Le cri qui était prêt à sortir de ses poumons s'était transformé en rire, doré et pétillant. Elle voulait l'appeler divin. « T'as pas le choix » avait-il dit. Il avait raison. Pourquoi s'inquiéter ? Soutenue par cette légèreté, elle a levé sa main, poussé à partir de sa prise de pied et s'est hissée sur le plateau. À plat sur son ventre, elle s'est retournée sur son dos, les yeux au ciel.

Elle a regardé en haut. Elle était trop bas pour atteindre les nuages mais ça lui était égal. Elle allait monter quand même. Il faut toujours monter. T'as pas le choix.

Alexandra Aird / Christiane Rey



photo par Sylvana Caruso

La mia casa – o forse un sogno

Abito in una casa piccola. È vicino al mare. È moderna. È perfetta.

Un giardino grande e magico è dietro la casa, come un segreto dai vicini. Il giardino ha degli alberi che sono più alti della casa, le piante verdi più luminose tutto l'anno, dei fiori colorati e delle verdure di ogni genere nell'orto. Ah, ho dimenticato—vivo sulla spiaggia. Sì, la spiaggia. C'è una doccia esterna accanto al giardino per lavarsi dopo un giorno nella sabbia.

All'interno della casa, ho una cucina grande con molte finestre, così c'è molta luce del sole nella mia casa. C'è un forno, una cucina, una tavola rotonda, un frigo, e una caffettiera; tutti nuovi, così posso cucinare i pasti deliziosi. È semplice. È perfetto.

Il pavimento e i soffitti sono di legno e ho molti quadri sulle pareti dappertutto in casa. Nel soggiorno, la mia chitarra è davanti alla finestra grande e metto molte immagini e libri sugli scaffali. Ho molte altre stanze piccole, ma la mia stanza preferita è l'osservatorio che uso per guardare le costellazioni di notte. Quando i miei amici e la mia famiglia mi vengono a trovare, c'è un sacco di divani per rilassare e guardare le stelle. Sulle più belle delle notti, mi addormenterò sul balcone che si affaccia sul mare. È tranquillo. È perfetto.

Sul balcone, ho un altro giardino di fiori che si affaccia sul cortile che è sotto. Quando fa bello, invito i miei amici a rilassare sul balcone sulle mie poltrone all'aperto. Gli telefono con il telefono della casa che è accanto al lavandino della cucina. Abbiamo molte giornate di sole sul mio balcone.

Questa è la mia casa. O—forse—la casa dei miei sogni.

Ali Bauersfeld / Tom Simpson

Dans le métro

Dans le métro, bondé à midi,
Je me tenais à la barre quand j'ai senti
Le petit toucher léger d'une main étrangère sur la mienne.
Levant les yeux, j'ai regardé dans ceux d'un vieil homme
Qui m'a dit « désolé ».

Désolé ?! Un millimètre de sa peau
Sur un millimètre de la mienne et on a reculé loin l'un de
l'autre.

Mais si on avait dansé ? S'il avait tenu ma main et là,
Dans le compartiment, si on avait dansé une valse
Jusqu'au prochain arrêt, jusqu'à ce que le monde
Ait tourné plus rapidement, et le compartiment
Se soit vite envolé comme une particule dans un
accélérateur,
néon brillant, plus rapidement, plus rapidement...
et si on avait dansé comme des étoiles filantes.

Sylvana Caruso



Un Matin Seul

On s'est réveillé dans la chambre d'une maison étrangère. On a ouvert les yeux, sentant les rayons du soleil sur la peau. Tout était calme en ce matin d'été. Pas de bruit du père dans la cuisine, pas d'odeur du café qui se diffuse dans toute la petite maison. L'esprit jeune était ravi de la nouvelle indépendance de rester seule dans une chambre, sans sa petite sœur. Mais l'esprit jeune, maintenant réveillé, a su que ce n'était pas seulement un moment plaisant, mais une opportunité. Comme un prisonnier enfin libre, on a dû profiter des chances de jouer sans la sœur avec qui on était toujours côte à côte.

Portant un pyjama, on est sortie de la chambre et a descendu le grand escalier avec la silencieuse prudence de l'ombre d'une ballerine. Finalement au premier étage, on a trouvé dans le salon près de la porte un petit jardin Zen. Situé sur la table basse, c'était un bac à sable blanc, mais très petit, avec des petits arbres et des petites pierres. On a pris dans une main le petit râteau pour ratisser le sable, créant des lignes et des courbes avec la précision d'un peintre, et après quelques minutes, on a tout écrasé avec le côté plat du petit outil. Encore un compteur à zéro. On a répété ce processus, créant des images différentes avec le sable et les objets. Le son du râteau dans le sable était le seul bruit dans la maison. C'était une paix qu'on avait rarement connue chez soi.

Bien trop tôt, on a entendu l'ouverture d'une porte à l'étage, puis des pas rapides dans l'escalier et l'entrée caractéristique de la petite sœur.

« Je veux le faire ! »

Le jour a commencé, mais les moments de paix sont restés dans la mémoire.

Kelley Czajka / Marie-Thérèse Pent

La glace de la nuit d'été

On a vite fait la vaisselle après le dîner. Avec une urgence de coureur olympique, on a trouvé un pull et des sandales. On s'est faulé à travers la porte d'entrée de la maison au bord de la mer. Finalement, on est dehors. On inspire l'air tiède et faiblement salé, l'air d'une nuit claire d'été. Dans le ciel noir, la lune brille comme un bijou. On commence à marcher, pensant à l'enjouement qu'on trouvera bientôt dans le glacier. On se dirige vers la rue principale sur le bord du trottoir.

On a hâte d'arriver au glacier, de savourer la glace, cette nourriture qui est si joyeusement froide et sucrée. Mais il y a du monde sur le trottoir. Impatient, on double une mère qui pousse trop lentement sa poussette et un couple qui se plante au milieu du trottoir. On tourne au coin de la rue, et, finalement, le glacier est là. Ses vitres sont pleines de lumières dorées. Dedans, il y a une longue queue. Tout le monde sourit. On est toujours impatient, mais on sourit quand même.

–Une boule de vanille avec du chocolat, du caramel, et du beurre de cacahuètes, s'il vous plaît.

On se retrouve sur le trottoir. On prend une grande cuillère de glace ruisselante. Dès que la glace fond sur la langue, c'est comme si la nuit d'été s'était transformée en un rayon de soleil. On trouve un banc et s'y assied. On mange la glace comme si on ne l'avait jamais goûtée auparavant. Le jour se termine, et le meilleur est finalement pris.

Sophie Rodosky / Marie-Thérèse Pent





photo par Lena Piazza-Leman

Una poesia, alla primavera e a me

Non sono sicura dove sto andando.
Non sono sicura dove voglio andare.
Sono solo sicura che c'è molto da vedere
molto da fare
molto da godere.

In questa vita c'è sempre una vita nuova.
Adesso è primavera, e fuori il primo fiore fiorisce.
Un vento leggero viaggia attraverso il mondo; la gente fiorisce.
Fiorisco io.
È primavera, e la pioggia mi porta chiarezza.
Non so dove sto andando, ma
sono contenta di stare qui,
qui, dove fioriscono i fiori
dove le gocce di pioggia spruzzano sul lago
dove c'è un cielo azzurro, e il sole taglia l'aria.
Sono contenta di stare dove sono.

Tasha Petrik / Daniela Pozzi Pavan



photo par Regina Camacho



dessin par Jerry Joo

We would like to thank all the students who submitted their work to “*Rosa la Rose*” and the faculty who motivated them to do so.

To the following photographers, we give many thanks: Katherine Bauer, Sylvana Caruso, Céline Cotton, Mark Duran, Drew Foster, Dominique Licops, Lena Piazza-Leman, Tom Simpson. And to Evie Hoskins, Jerry Joo, and Sophia McCullough for their drawings.

Faculty Coordinator & Editor:

Marie-Thérèse Pent

Design Editors: Phil Hoskins and Lena Piazza-Leman

Je te vois, rose, livre entrebâillé,
qui contient tant de pages
de bonheur détaillé
qu'on ne lira jamais. Livre-mage,

qui s'ouvre au vent et qui peut être lu
les yeux fermés...,
dont les papillons sortent confus
d'avoir eu les mêmes idées.

Rainer Maria Rilke *Les Roses*
(1875-1926)

